

## **L'Acte Psychanalytique**

*Petite Introduction à une anthropologie  
structurale générale*

**Séminaire de Marc LEBAILLY**

*Le 10 Décembre 2022*

## Table des matières

<b>EN GUISE D'EXERGUE .....</b>	<b>2</b>
DIRE ET REDIRE ENCORE POUR CEUX QUI ECOUTENT UN PEU : FREUD ET LACAN MYTHOLOGUES POUR LA BONNE CAUSE .....	<b>14</b>
LA SCOTOMISATION DE LA PENSEE SAUVAGE DANS LA CURE STRUCTURALE .....	<b>26</b>
DE LA MUSIQUE AVANT TOUTE CHOSE.....	<b>37</b>

## EN GUISE D'EXERGUE

Bien sûr, je ne peux reprendre ce séminaire en passant sous silence ce qui s'est passé avec la direction d'Espace. Cela, ici, nous concerne tous, directement ou indirectement. Il faut tenir compte des faits. Car même quand il s'agit « d'effets de groupe », ils sont réels. Faire comme s'il s'agissait de manifestations « imaginaires », sans importance, serait de l'ordre de la dénégation. Pourtant, objectivement il n'y a là que « péripétie » assez prévisible et de ce fait, pour moi, sans importance notoire. Mais pour certains, je pense à Marie-Laure Salviato et Pauline Savoye (pas seulement elles), le choc a été rude. Très déstabilisant. Délétère même. De fait cette éviction, que le mail de la présidente exécute sans que cela soit dit explicitement, ne concerne que moi. Elles ont pourtant été nommément, et indûment, impliquées. Car c'est bien la théorie psychanalytique en extension et aussi la clinique structurale dans sa praxis qui sont visées. Et la manière dont nous l'actons dans notre pratique psychanalytique à Hygie. Hygie qui en est donc le suppôt. Nous trahissons, à l'en croire, l'éthique supposée de la psychanalyse telle qu'elle est conçue par cette petite faction de dirigeants d'Espace. Objectivement, c'est assez farce. Mais logique. À cela il n'est pas question de répondre pour s'expliquer, contester ou revendiquer. Ne pas céder aux réactions habituelles que prennent ceux qui sont impliqués dans de telles circonstances. Éviter la polémique, le drame, qui ne sont que les ingrédients d'un psychodrame stupide. L'hystérisation serait la manière la plus sottise d'y réagir. Pourtant, après moult hésitations, j'ai décidé d'y répondre. Disons, « socratiquement ». C'est-à-dire objectivement. Une sorte de « divertissement » théorique, « anthropologique » et « misanthropique », au sens que je donne à ces termes. Réponse adressée à la direction d'Espace, en apparence, mais bien plus à ceux qui sont concernés ici par la psychanalyse structurale.

Que puis-je en dire d'autre ? Pas grand-chose tant tout cela me semble normal. Je ne peux même pas dire que j'ai manqué de lucidité ou de discernement. L'hypothèse était qu'Espace était la seule association de psychanalystes susceptible de considérer la psychanalyse structurale comme un courant de la psychanalyse actuelle. Cette hypothèse était fondée sur la foi des fondateurs sur lesquels cette association a été fondée par Octave Mannoni et Maud Mannoni, puis poursuivie par Claude Boukobza. L'intention était d'accueillir tous les courants de la psychanalyse post dissolution de *l'École freudienne*. Bien sûr au fil du temps, cette intention première s'est délitée. C'était assez lisible quand la dénomination de cette association est passée de « *Espaces analytiques* », au pluriel donc, à « *Espace analytique* », au singulier. Comme si, dès lors, il n'y avait plus qu'un seul courant « authentique » de la psychanalyse à Espace : le leur ; syncrétisme freudo lacanien qui fait autorité quoique chacun, s'il y adhère, peut y aller à bon droit de sa petite variante personnelle. Ces petites variations sont même les bienvenues puisqu'elles attestent qu'Espace reste « éclectique » comme l'avaient pensé ses fondateurs. Certes avec un degré de liberté contraint. Au gré de son exégèse et interprétation personnelle. En termes durkheimiens on passe d'une association (républicaine) qui fait coexister, sous l'égide de l'invention freudienne, plusieurs courants théoriques, à une association qui considère que la psychanalyse est « une » et que chacun la « personnalise » à bon droit. C'est-à-dire passer d'une solidarité (je dirais une coopération scientifique) organique à une solidarité mécanique (fondée sur l'identification à une cause). Facialement les présupposés fondamentaux étaient toujours allégués. À ceci près qu'ils sont radicalement antagonistes à la dérive et la promotion d'une solidarité organique. Oscar Mannoni qui était ethnologue ne pouvait l'ignorer. Les dirigeants actuels si.

Dans la tentative d'inscrire la psychanalyse structurale comme courant au sein d'Espace, j'ai fait comme si ces fondamentaux originaux n'étaient pas totalement

éradiqués, mais seulement un peu dénaturés. Les évènements actuels, pour banals qu'ils soient, prouvent qu'ils ont été éradiqués. La solidarité mécanique a remplacé la solidarité organique proposée par les fondateurs. La spécificité d'Espace analytique vis-à-vis des autres associations de psychanalystes est effacée. Reste la fédération dirigée par Jacques Sédat qui regroupe des associations d'analystes d'obédiences très différentes. Mais cette association est principalement « politique ». Faire poids contre ceux qui veulent, actuellement, que la psychanalyse disparaisse de l'espace social. Solidarité contre donc. Aujourd'hui on assiste à l'interdiction d'adresser aux psychanalystes les personnes (principalement les enfants) qui sont affectées de troubles de la sphère autistique comme dit le DSM.V.

Tactiquement, j'ai pensé que le moment était venu de tenter de faire exister la psychanalyse structurale au sein de cette association qu'est Espace. Certains indices laissaient entrevoir que c'était possible. En particulier la prise de conscience supposée des dirigeants sur le fait qu'ils avaient accaparé le pouvoir et qu'il n'y aurait pas grand monde dans les jeunes générations pour assurer la relève. Une gérontocratie. Vannier, ma t-on-dit, allait jusqu'à parler d'EHPAD. Il faut croire qu'il ne s'agit pas d'une prise de conscience, mais, seulement, d'une peur qu'en lâchant le pouvoir ils se sentent eux-mêmes menacés de mort. Ils ont sans doute adopté à leur insu le principe du prince Lampedusa ; tout changer pour que rien ne change : et ils se sont convertis au numérique pour rester dans l'air du temps. Ce qui est particulièrement stupide quand il s'agit de psychanalyse. Il y a un antagonisme déclaré entre le numérique et la psychanalyse. Le numérique déshumanise puisqu'il exclut le subjectif sémiotico-sémiologique, au profit de l'imaginaire sémantico-scopique. Le culte de l'avatar - de l'apparence - plus même moiïque. Leur réaction ne s'est pas fait attendre. Efficace et radicale. Cela confirme que sortir de l'ambiguïté se fait toujours à son détriment. Encore que je ne sois pas persuadé que cette éviction soit véritablement au détriment de notre projet d'inscrire la psychanalyse structurale, en extension comme en

intention, dans la réalité sociale de notre temps au travers de l'institution Hygie, de la MSP et de la CPTS, dont elle est l'égide. À part cette déstabilisation temporaire, peut-être un peu persécutrice dont certains d'entre vous éprouvent les effets, cela ne change rien.

Voilà comment nous avons été exclus :

**Espace analytique**  
 Association de Formation psychanalytique et de Recherches freudiennes  
 Régie par la loi du 1<sup>er</sup> Juillet 1901  
 10, rue Lebouis - 75014 Paris  
 Tél. 01 47 05 23 09 / E-mail : [contact@espace-analytique.org](mailto:contact@espace-analytique.org)

À l'attention de Madame Salviato, Madame Savoye, Monsieur Lebailly

**OBJET :**  
 Convention de stage et séminaire

Mesdames, Monsieur,

À la suite des retours d'expérience de la part de collègues de notre association adressés au bureau d'Espace analytique concernant des pratiques préoccupantes, incompatibles avec l'éthique de la psychanalyse et avec le fonctionnement de notre association, lors du stage et du séminaire que vous proposez en lien avec la maison de santé Hygie, le bureau et le conseil d'administration d'Espace analytique vous informent que votre demande d'agrément de stage formulée lors de la commission d'enseignement du 28 septembre 2022 ne vous est pas accordée et que le séminaire que vous animez ne pourra pas se poursuivre dans le cadre d'Espace analytique. En conséquence, ce stage n'aura plus de convention avec notre association Espace analytique et le séminaire ne sera plus annoncé sur notre site.

Cordialement,

Vannina Micheli-Rechtman Présidente d'Espace analytique  
 Le bureau d'Espace analytique  
 Le Conseil d'Administration d'Espace analytique

Cette éviction n'a de conséquences que pour ceux, parmi nos psychanalysants ou connaissances, qui souhaitent se déclarer psychanalyste. Je ne vois pas à quelle autre association on pourrait les adresser. Et j'ai la conviction théorique que bien qu'un psychanalyste ne s'autorise que de lui-même (il tient sa légitimité de sa structuration psychique et de sa passion subjective pour la psychanalyse : à proprement parler ce

n'est pas un « métier » déterminé par une envie objectale d'agir sur telle ou telle chose). Reste qu'acter la psychanalyse dans le collectif est une pratique sociale, il est donc nécessaire qu'il inscrive son « désir », pour employer un terme freudo lacanien, dans une association habilitée socialement. Reconnue par les pouvoirs publics. Et cette reconnaissance, de ce fait, atteste de la légalité de son acte. La légitimité de son acte se fonde sur une auto-autorisation ; la légalité sur la reconnaissance de cette légitimité par une instance sociale. Pas l'une sans l'autre. Au risque sinon d'imposture. J'ai prévenu Espace que je continuerai à adresser en son sein ceux qui, dans mon entourage, s'intéressent, d'une manière ou d'une autre, à la psychanalyse. Je ne sais comment ils seront reçus, voir acceptés. Sans doute en passant par une rééducation.

J'ai décidé que je vous ferais lecture de la réponse effective que j'ai adressée à Espace. Pas à titre documentaire ou anecdotique ou pour emporter l'adhésion. Mais bien parce que ce que j'ai appelé une péripétie est appelée à se reproduire dans notre tentative à Hygie de déployer concrètement un nouvel Esprit de la Santé, inspiré de la psychanalyse et de l'anthropologie structurales, dans l'espace social. Nous aurons à affronter d'autres oppositions de la part d'autres associations ou de services étatiques ou para étatique. Et il ne faut lâcher sur rien. Jamais. Et répondre aux tentatives d'intimidations comme il se doit par l'affirmation.

Voici le texte de la réponse :

Madame la Présidente,

J'ai pris connaissance du mail que vous avez adressé conjointement au Docteur Salviato et à Madame Pauline Savoye. J'ai pris un certain temps pour y répondre, car, s'il n'avait mis en cause que moi, j'aurais pris acte, sans plus. Dans le passé j'ai usé de ce retrait, sur la pointe des pieds et sans le dire à personne, quand sollicité par certains au prétexte que je pourrais être utile (je ne sais pas bien à quoi), j'avais brigué le « gradus » (comme disait Lacan) d'Analyste membre. Je me suis abstrait de ce processus quand j'ai été conforté dans la conviction qu'il s'agissait seulement d'une sorte de pseudo rituel maçonnique. Rituel qui servait à masquer une banale manière de cooptation au service du maintien et de la défense de l'entre soi. Du pouvoir pour le dire autrement. Même pas d'une cause (il y a d'autres associations pour cela), mais de la piètre

persévération du « toujours comme avant ». Au service donc de la reproduction dégradée de l'EFP. À la manière des Maitres Chanteurs de Nuremberg. Sclérose assurée et mort proche. L'EHPAD a dit quelqu'un. Sur le tard et trop tard. Gérontocratie à tout le moins.

Mais aujourd'hui il en est autrement. Je ne resterai pas muet comme à mon habitude. Car par ce courriel, vous ostracisez un collectif pluridisciplinaire de praticiens (jeunes pour la plupart ! ...) passionnés pour la psychanalyse en intension comme en extension. Certes d'un courant de la psychanalyse actuelle (la psychanalyse structurale), je vous l'accorde, mais de la psychanalyse tout de même. Même si vous ne la reconnaissez pas comme un courant. Sans doute n'en avez-vous pas pris connaissance. C'est d'ailleurs cela que vous me reprochez : pervertir la jeunesse, au travers du séminaire et du stage, avec la complicité active du Dr Salviato et de Mme Savoye que vous considérez sous emprise et de ce fait « irrécupérables » par Espace. Pratique tribal ordinaire où seules les croyances (quelles qu'elles soient) sacralisées méritent (et justifient : violences légitimes dit-on) qu'on tue et meure pour elles.

Bien sûr, il est évident qu'il n'est aucunement question de polémiquer, de contester, ni même de discuter. En effet, la bêtise, la dramatisation, le psychodrame ne sont pas mon fort. Reste tout de même que cette décision de votre part pourrait interpeller, car elle a été prise sur des « oui dire » qu'en votre qualité de présidente il aurait fallu, sans doute, vérifier. Ayant été dans votre fonction à de multiples occasions au cours de ma carrière (cf. Who's who), c'est en tous cas ce que j'aurais fait. Vous ne me connaissez pas, ni le Dr Salviato, ni Mme Pauline Savoye, ni ce que nous actons. De fait nous n'avons de leçon à recevoir de personne en ce qui concerne l'éthique de la psychanalyse. Et, pour les raisons que je viens d'évoquer, certainement pas de vous.

Les « oui dire » sont des oui dire... même concordants. Il se pourrait qu'ils soient, si ce n'est diffamatoire, tout au moins de dénonciation calomnieuse. Il se pourrait aussi qu'il y ait entre nous et vos informateurs (informatrices ?) des malentendus toujours possibles quand s'instaure une pratique « innovante ». Et dans le cas où des manquements eurent été avérés, s'ils étaient graves pour les personnes qui auraient eu (hypothétiquement) à les subir, votre devoir aurait consisté à déclencher une information préoccupante auprès du Procureur de la République. Dans nos disciplines la loi nous y oblige. De même, si les faits incriminés concernent des pratiques contrevenant aux « valeurs propres » défendues par l'association que vous représentez (votre conception de l'éthique de la psychanalyse par exemple), il eut fallu, me semble-t-il, mettre en œuvre les processus d'exclusion que toute association inscrit dans ses statuts. C'est ainsi que la loi prévoit un garde-fou contre l'arbitraire des dirigeants. Tout ceci n'étant rappelé qu'à titre de simple rhétorique.

Car bien évidemment nous ne nous opposons pas à votre verdict. Tout uniment, nous l'acceptons (socratiquement) quoiqu'il nous semble infondé. Cette pratique de petits meurtres « imaginaires » en famille ne m'étonne pas. Elle est inscrite, depuis sa naissance, à l'armature du fonctionnement du mouvement psychanalytique. D'une certaine manière par Freud lui-même. Lacan aussi y a souscrit (Perrier, Valabrega, Aulagnier). Oui, je sais, ce sont eux qui se sont exclus. Mais il me semble que l'École freudienne était beaucoup plus ouverte à d'autres courants, Guattari et Deleuze avec l'anti-œdipe et la schizo analyse par exemple. Et depuis lors cela n'a cessé de se répéter de manière délétère. On a parlé, même, à propos de Lacan, «

d'excommunication » (!) Or cette pratique ne vaut seulement que pour la « vraie religion ». Il n'y a donc pas lieu de s'étonner, ni de s'insurger, ni de s'émouvoir. Lacan a, un temps, pensé qu'il pourrait en être autrement quand il évoquait une communauté d'analystes « sans effet de groupe » fondée sur l'instance subjective. Donc sur l'intersubjectivité. Il s'est vite désillusionné. Octave Mannoni avec son CFRP, après la dissolution, pensait qu'on pourrait faire accord entre psychanalystes sur la « Recherche » ; il y croyait sans doute un peu. D'ailleurs après le CFRP il fonda avec Maude Mannoni « Les Espaces analytiques » qui deviendra plus tard « Espace analytique ». Espace, au singulier, n'est pas Espaces au pluriel. Retour annoncé aux délices du dogme. Culte de la pensée unique. Et voilà l'esprit des intentions des fondateurs trahi. On n'est jamais aussi bien trahi que par les siens. Car, l'exégèse et le talmudisme ne sont pas la recherche telle qu'elle se pratique en sciences humaines (Octave Mannoni était ethnologue). Qu'on se rassure (ou pas) : ce phénomène social n'est pas l'apanage exclusif des psychanalystes et de leur petit monde fermé. Toute communauté fondée sur des croyances ou des idéologies est condamnée à y sacrifier. Structurellement c'est un fait attesté (et à ce titre assez banal) pour l'ethnologie structurale. Il aurait été miraculeux que les psychanalystes, tels qu'il en est de la psychanalyse, réussissent à s'en départir. L'utopie idéalisante n'est pas non plus mon fort. Ni, d'ailleurs, le pessimisme dystopique.

Il vous semblera sans doute paradoxal de savoir que, malgré tout, je continuerai à adresser, comme je l'ai toujours fait, ceux qui s'intéressent à la psychanalyse, et désirent s'y former, à Espace. Si vous avez la curiosité de savoir pourquoi (ce dont je doute) je vous renvoie à la deuxième nouvelle de la première journée du Décaméron de Boccace. C'est assez plaisamment expliqué. Par ailleurs j'ai la conviction théorique, anthropologique et non pas psychanalytique, que le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même (et de quelques autres), comme s'est avéré depuis Lacan, la légitimité de cette position est psychique. Il n'en reste pas moins qu'elle doit être « légalisée » par une association qui en a délégation sociale. C'est ce double effet de légitimité (psychique) et de légalité (sociale) qui fait qu'il puisse y avoir des psychanalystes dans le collectif qui ne seraient ni imposteurs ni gourous. Vous me direz qu'il y a à l'université des enseignements de psychanalyse. Mais l'université sanctionne et garanti un « savoir » ou au mieux une « connaissance ». Elle n'est pas accréditée à légaliser une auto-autorisation psychique. Quand cette auto-autorisation advient, il est parfois bien difficile de faire entendre cela au futur psychanalyste pour qui l'auto-autorisation suffirait. Car il est de bon ton chez les psychanalystes de montrer une certaine méfiance condescendante, depuis les vaticinations véhémentes et lugubres (c'est un euphémisme) de Legendre (*L'amour du censeur* entre autres) à l'égard du droit. Mal nécessaire en quelque sorte auquel il faudrait concéder. Mon inspiration anthropologique (et aussi ma culture puritaine calviniste) irait plutôt du côté du vieux Montesquieu (*L'esprit des lois*) et du moins vieux Max Weber. De fait il ne suffit pas de rendre à César ce qui est à César en entérinant ainsi une fausse dichotomie. En effet, les « mœurs (psychiques = auto-autorisation), les « manières » (symbolico-culturelles = les fondamentaux du collectif), les lois (le droit commun), entrent en concordance et sont profondément intriqués. Cette intrication s'opère par le truchement des fondamentaux culturels du collectif singulier (une association) qui fait la jonction entre l'auto-autorisation et l'autorisation de droit puisqu'aussi bien ses fondamentaux sont reconnus légalement par les pouvoirs publics. À la Convention psychanalytique, cette position avait été

féroce, violemment, publiquement attaquée par Safouan et Dumézil, mais elle avait aussi été discrètement soutenue par Clavreul. Je persiste donc.

Ainsi, cette péripétie, somme toute prévisible (on ne sort de l'ambiguïté qu'à son détriment) n'altérera pas la passion et l'engagement que nous avons vis-à-vis de la psychanalyse. Ils nous ont toujours animés. Ne vous en déplaît. Et rien ni personne ne nous empêchera de tenter de mener à bien le projet que nous poursuivons depuis des années à Hygie d'inscrire la psychanalyse aussi bien en intension qu'en extension dans le cadre d'une Institution de Santé ambulatoire. Ce projet fait l'objet d'une recherche-action menée et financée sous l'égide du ministère de la Santé et de la CNAM. C'est l'expérimentation d'une Incitation à une Prise en charge Partagée (expérimentation IPEP). Cette expérimentation est l'une des vingt-sept expérimentations retenues par le ministère de la Santé sur tout le territoire national et outre-mer. C'est la seule qui a à voir avec la conception d'une Institution de Santé centrée sur le psychique, l'organique et le social. Elle a même été qualifiée par Mr le ministre de la Santé Olivier Verran qui lui a rendu visite en 2020 de « lieu où s'inscrit la Santé de demain ». Il est à noter que toute expérimentation qui fera la démonstration de sa pertinence sera amenée à être généralisée sur la France entière (en vertu de l'article 51). C'est ce projet, dont l'expérimentation territoriale est soutenue par les tutelles (ARS, CPAM), dont nous aurions souhaité pouvoir vous présenter les tenants et les aboutissants, que le Dr Marie-Laure Salviato et Madame Pauline Savoye ont évoqué lors de la commission d'enseignement du 28 septembre 2022. Notre intention était d'inscrire ce projet après ceux qui l'ont précédé : de la psychothérapie institutionnelle des origines en passant par Laborde, Bonneuil, Ville-D'Avray ... entre autres. Vous trouverez ci-joint l'esquisse d'une possible intervention d'ouverture d'une éventuelle journée que nous aurions pu y consacrer ainsi que le programme des interventions que nous aurions pu envisager.

J'ai bien conscience que cette longue bafouille est disproportionnée au regard des quelques lignes expéditives de votre mail. Mais elles la méritaient. Elle n'appelle toutefois aucune réponse. Ni vous ni moi ne souhaitons polémiquer. Donc, « Brisons là » comme on disait au XVIIIe siècle.

Salutations. Sans aménité. Aucune.

**Marc Lebailly**

Psychanalyste

*Vice-président de l'Institution Hygie*

*Vice-président de la CPTS Nord Essonne Hygie en charge de la recherche et de la stratégie*

Voilà. À cette réponse, j'ai adjoint ce qui aurait pu être le programme d'une journée d'Étude où aurait été présentée l'Esprit dans lequel, à la Maison de Santé, nous pratiquons la psychanalyse en extension (et pas seulement les psychanalystes) à travers la prise en compte de la clinique psychanalytique structurale par les disciplines qui la prennent en charge. Au cercle nous en avons discuté. Il n'est d'ailleurs pas exclu qu'elle puisse se tenir dans le cadre d'Hygie à un moment ou un autre.

J'en avais écrit par anticipation l'esquisse d'une introduction que je vous soumetts :

## ESQUISSE D'OUVERTURE À UNE JOURNÉE D'ÉTUDE SUR HYGIE À ESPACE ANALYTIQUE

*« Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer » (Guillaume d'Orange)*

C'est dans l'esprit de cette maxime, qui traverse la culture calviniste depuis ses origines, que je situe cette ouverture : faisons comme si rien n'est perdu. Et pourtant, la psychanalyse se meurt. Son décès s'annonce en France au moment de la dissolution de l'École Freudienne en 1981. Lacan ne s'y était pas trompé. Non qu'elle soit victime de son intraitable et révolutionnaire message de désidéologisation de la nature humaine que la découverte de l'Inconscient entraînerait. Coupure épistémologique a-t-on dit. Le désenchantement de la nature humaine n'a pas attendu Freud pour advenir, mais Darwin. Freud le croyait pourtant (*je leur amène la peste*) et Lacan aussi (*la rage*). Son message, actuellement et socialement, est inaudible. Il est inaudible non à cause de ses fondements, malgré une sophistication extrême de leurs élaborations, mais tout simplement parce que ces élaborations ne relèvent d'aucune modélisation objectivable. Elles se présentent comme ne devant ressortir ni de la médecine ni de la philosophie, ni de la psychologie, ni de la science, ni de la religion. Ce qui est intenable puisqu'une discipline, qui fait œuvre de connaissance dans un champ donné, ne peut se définir seulement par ce qu'elle n'est pas. Ainsi, à n'en pas douter c'est l'indigence des concepts théoriques fondateurs de la psychanalyse qui en provoquera la chute et l'oubli. Aujourd'hui, toute modélisation est rédhibitoire. Wittgenstein le confirma (*la psychanalyse est une mythologie d'un grand pouvoir*) et Lévi-Strauss également quand on lui demande ce qu'il pense de l'Œdipe et de la castration de Freud, il dit que c'est une version du mythe grec. Tous deux étaient pourtant très proches de la psychanalyse. Ce n'étaient donc pas des insultes. Seulement un constat.

En effet, on sait que le phénomène neurocérébral de traitement mythologique des données perçues est un processus d'appréhension du monde et des choses régis par ce que Lévi-Strauss repère comme « Pensée sauvage », qu'on appelle aussi « Pensée symbolique ». Ce processus de traitement des données, très complexe, très pertinent et très efficace apparaît (avec la langue) il y a quarante mille ans. Il est supplanté (sans disparaître) par l'émergence de la Pensée productive « scientifique » il y a deux mille cinquante ans en occident avec les présocratiques. Essentiellement Parménide. (Parménide et Héraclite versus Homère : Penser (productive) philosophique (préscientifique) versus Penser (sauvage) symbolique (mythologique) ... je tiens à l'infinitif qui substantifie le verbe). Heidegger, dans une autre perspective (quasi idéologique), l'avait déjà identifié. Aussi, faute d'avoir réussi à élaborer une psychanalyse scientifique à laquelle il a toujours aspiré (son postulat énergétique est faux) Freud enjoint aux psychanalystes, dans le même texte, de continuer à y croire. Espérant que cela suffira à sauver l'édifice. Je pense que cette espérance est vaine : dans la culture technique et scientifique dans laquelle nous évoluons (hégémonique) elle sera désavouée et rejetée, inéluctablement. Aujourd'hui on confond

processus de traitement mythologique des données (pour nous traitement psychique pré conscient pour Lévi-Strauss traitement inconscient non réflexif) et charlatanisme et superstition. C'est ce que pensait déjà Nabokov de Freud. En quoi il avait tort. Une pensée mythologique peut-être géniale quand elle apporte une novation essentielle qui transforme le mythe en dogme. Dogme qui oblige les croyants à l'exégèse et au talmudisme (ce qui en l'état est le moindre mal). Mais le risque, et c'est le destin de toute mythologie, est qu'elle entraîne la constitution d'une communauté de croyants... Aussi, on peut penser que la psychanalyse aura le même sort que le junguisme, le reichisme et l'adlérisme. Freud, Klein et Lacan et même Leclair et d'autres, malgré leurs exceptionnelles intuitions, la fulgurance de leur pensée, l'intensité et la puissance de leur travail intellectuel, ont échoué. Et nous, après eux, n'avons guère fait mieux. Car nous avons sombré dans le plaisir amer de l'exégèse infinie et thuriféraire des textes sacrés laissés par Lacan. Comme, avant nous, la génération d'après Freud avait elle aussi pratiqué sans vergogne celle des textes sacrés laissés par ce dernier. Pratique stérile de clercs regroupés, dans le meilleur des cas, en Sociétés Savantes lesquelles n'en finissent pas de se morceler. Morcellements incessants parce que pratiquant le culte narcissique de la petite différence ou l'anathème dogmatique. Ce symptôme social est connu et rabâché par tous. Mais on ne peut s'empêcher de le reproduire sans s'interroger sur le pourquoi on y sacrifie. La réponse est pourtant simple. Ce faisant nous creusons la tombe de la psychanalyse dans l'inconscience totale. Artaud a écrit une éclairante nouvelle au sujet de l'inconscience devant un danger mortel éminent. Il raconte qu'une communauté en proie à une épidémie de peste bubonique (nous y revoilà) continue de vivre comme si de rien n'était, pour s'étourdir dans les factices plaisirs de la survie. Freud et Lacan avaient au moins suscité autour d'eux une véritable effervescence intellectuelle, enthousiaste et propice au Penser. Nous, nous continuons de réfléchir doctement, d'interpréter et de disputer âprement ! Parfois même avec une certaine suffisance : il faut bien se rassurer. Nous organisons sans joie le crépuscule de notre discipline. Aurions-nous pu faire autrement ? Peut-être ... Peut-être pas ...

Je disais que Lacan ne s'y était pas trompé en mettant « fin » à l'aventure de l'École Freudienne, en 1981. Mais son pessimisme était déjà perceptible dès 1974, au moment du deuxième congrès de Rome où il passe la main à Jacques Alain Miller et à sa clique. Un philosophe allait sauver son œuvre et la faire passer à la postérité. « *Il sait me lire* » disait-il. Si on veut s'en convaincre, il n'est qu'à comparer les séminaires réécrits et publiés à la manière d'un discours par Miller et ceux enregistrés et transcrits fidèlement, par certains d'entre nous. Perdurer comme une philosophie herméneutique du Sujet entraînant une praxis à la manière de la Daseinanalyse issue de l'œuvre de Heidegger et promue par L. Binswanger et Médard Boss. Lacan n'avait aucune confiance dans les psychanalystes de son entourage. Et dans un sens l'avenir lui a donné raison. Cela n'empêchera sans doute pas son œuvre de tomber aussi en désuétude ou pire, en simple curiosité intellectuelle. Depuis Nietzsche, Heidegger, Wittgenstein, il n'y a guère de philosophes marquants qui ont surgi. Ce pessimisme était explicite dans ses deux dernières véritables interventions à Lille et à Deauville. Mais personne ne fit mine de s'en aviser. C'était pourtant d'une tristesse infinie... C'est sans doute à cette date que je me suis mis à l'ouvrage.

Quant au morcellement post dissolution, Octave et Maud Mannoni en avaient, eux aussi, perçu le péril lorsqu'ils fondèrent d'abord le CFRP, puis les Espaces analytiques (et non pas encore Espace analytique). Titre qui dénotait, sans doute, leur intention : accueillir les courants

psychanalytiques qui en étaient issus. Et c'est pour cela que je m'y suis inscrit, grâce à l'amicale sollicitation de Claude Boukobza, après être passé de l'École Freudienne à la Convention psychanalytique puis à l'Invention freudienne. Au siècle dernier. Et que j'y suis encore quoique n'ayant guère, ou pas participé, aux activités qui s'y tenaient. À part sur le tard avec ce séminaire sur L'Acte psychanalytique. Afin d'affirmer qu'il est important qu'il y ait encore une Institution où des analystes, dans leur diversité, puissent inscrire leur travail et où l'on s'attèle à l'enseignement de la psychanalyse. Cela relève tout de même un peu, au sens ethnologique, du clan. Mais pas totalement : quelque chose de l'esprit de la psychanalyse semble y perdurer. Reste que je n'en attends rien. J'incite mes psychanalysants et ceux de mon entourage qui veulent devenir psychanalyste, ou s'intéressent à la psychanalyse, à s'y adresser. Manière très discrète d'y participer un peu.

Mon travail théorique quoiqu'il semble, à ceux qui l'ont entre aperçu, de nature iconoclaste parce qu'il tente bien modestement de modéliser la psychanalyse à partir de présupposés structuraux (dérivés de la linguistique et de l'ethnologie structurale) autres que ceux reçus habituellement, je le veux décidément inscrit dans la continuité de la psychanalyse freudo-lacanienne. Ce n'est en aucun cas une dissidence, ni une iconoclastie, ni même une opposition comme certains m'en attribuent l'intention. Mais cette continuité s'inaugure d'une rupture qui consiste à réfuter à la fois les concepts de pulsion et de libido qui sont, d'un point de vue objectif, des mythes. Freud le savait et l'avait écrit (dans *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*). Et Lacan aussi, sinon il n'aurait pas promu le « signifiant » d'abord dans une perspective structurale de l'appareil psychique, puis avec une approche algébrique et enfin topologique. Comme si ces structures, que les mathématiques révèlent et inventent, fondaient aussi la métapsychologie et la dynamique de l'appareil psychique. Manière de mettre à part la libido et la pulsion tout en les conservant : il n'y renonça jamais explicitement. Et, partant, cela nécessite qu'on redéfinisse ceux d'« inconscient » et de « désir » tels qu'ils se sont déployés dans leurs œuvres. Je me considère donc toujours comme psychanalyste. Je m'en suis expliqué (entre autres) dans deux ouvrages : *et si la psychanalyse était à nouveau une mythologie* et puis *Esquisse d'une clinique psychanalytique structurale*. Ouvrages qui ne suscitèrent aucun écho. Ce qui était prévisible. J'avais envisagé un troisième et dernier opus à partir de mon séminaire sur L'Acte psychanalytique. J'y renonce.

L'essentiel est qu'on ait pu, avec certains, mettre en œuvre ce qui a été pensé dans le cadre d'une Institution réelle organisée à partir des concepts de l'anthropologie structurale Levi straussienne. En effet, dans une autre vie, j'ai été directeur de recherche dans un institut de recherche universitaire en anthropologie sociale à Paris XII puis à la DATAR. On s'intéressait (avec J-L Guigou) aux phénomènes de cohésions sociale et territoriale et aux manières d'en mesurer les effets. C'est là que, pour nous, le destin de la psychanalyse aussi bien en intension qu'en extension se déploie. Ce n'est pas dans le confort du cabinet ou d'une Société Savante que se joue l'avenir de la psychanalyse, mais dans la réalité sociale au plus près du commun. Ce monde commun dont parlait Hanna Arendt. Il est illusoire de croire qu'on changera son destin en sacrifiant à la révolution numérique déshumanisante comme pour s'inscrire dans l'air du temps et la communication. Alors qu'on sait que la psychanalyse s'instaure de la présence réelle subjective et que ces modalités virtuelles y sont antagonistes et promotionnent le factice dans ce qu'il a de plus délétère jusqu'au métavers. D'ailleurs, le nouveau local ne se présente-t-il pas comme un

« pauvre » studio audiovisuel, avec un rideau de fer, comme une boutique<sup>1</sup>. Cela réduit Espace à n'être plus qu'un réseau social ordinaire. Déchéance de la pensée du collectif et de l'Esprit de la psychanalyse. Dispersion assurée.

J'en ai peut-être trop dit ... cela m'arrive. En tout état de cause je laisse la parole à ceux qui ont la responsabilité de sa mise en œuvre et de son fonctionnement. Au premier chef à Marie-Laure Salviato qui est Présidente aussi bien de l'Institution Hygie porteuse d'une Maison de Santé (MSP) Hygie que de la Communauté Professionnelle Territoriale de Santé (CPTS) Hygie, sans laquelle (et quelques autres) rien n'eut été possible.

Paris, 27 septembre 2022

Marc Lebailly

J'ai adjoint à cette introduction un premier programme provisoire :

**THÈMES POSSIBLES DE CETTE JOURNÉE D'ÉTUDE :**

1. **PSYCHANALYSE STRUCTURALE ET INSTITUTION DE SANTÉ : QUEL ENJEU**  
Dr Marie-Laure Salviato, psychanalyste et présidente de l'Institution Hygie
2. **CLINIQUE PSYCHANALYTIQUE STRUCTURALE ET LA CONSULTATION DE MÉDECINE GÉNÉRALE**  
Dr Céline Goncalves et le Dr Anna Kandut, médecins spécialistes en Médecine Générale respectivement vice-présidente et secrétaire de l'Institution Hygie
3. **LA CONSULTATION PSYCHIATRIQUE ET LA CLINIQUE PSYCHANALYTIQUE STRUCTURALE**  
Dr Laurence Pétillon, médecin spécialiste en Psychiatrie
4. **CLINIQUE PSYCHANALYTIQUE STRUCTURALE ET PSYCHOTHÉRAPIE**  
Mme Patricia Liuzzi, psychologue clinicienne
5. **LA CLINIQUE PSYCHANALYTIQUE STRUCTURALE ET DIFFÉRENTIATION DES SOUFFRANCES PSYCHIQUES DES SOUFFRANCES SOCIALES**  
Mme Laetitia Amourous, psychologue du travail
6. **LA CLINIQUE PSYCHANALYTIQUE STRUCTURALE DANS LES INSTITUTIONS PUBLIQUES OU PARA PUBLIQUES**  
Mme Pauline Savoye, psychanalyste

<sup>1</sup> Ayant mené une recherche pour la Direction de la Recherche Scientifique et Technique (ancêtre du CNRS en son temps) concernant « *Les rapports architecturaux de la mémoire collective* » J'aurais aussi pu ajouter « *situé dans une quasi-impasse d'un quartier anonyme* » ...

Mme Annabelle Mathieu, psychanalyste  
Mme Valérie Heller, psychanalyste

## DIRE ET REDIRE ENCORE POUR CEUX QUI ÉCOUTENT UN PEU : FREUD ET LACAN MYTHOLOGUES POUR LA BONNE CAUSE

Outre cette dimension, il y a dans les textes envoyés à Espace, à nouveau (je l'ai abordé à de multiples occasions et encore dans le dernier séminaire) un éclaircissement sur ce qu'il en est de la fonction de la mythologie régie par la pensée sauvage. Et donc du « symbolique ». À la fois d'un point de vue de la psychanalyse structurale et d'autre part de l'anthropologie structurale. Comment la pensée sauvage intervient dans la réalité psychique et dans la réalité sociale. De fait cet envoi à Espace, en tout cas en ce qui concerne l'inscription de la psychanalyse dans le collectif (mais pas seulement) fait référence au dernier séminaire (juin 1968) que Lacan consacre à l'Acte psychanalytique. C'était, à l'époque, de circonstance. J'ai eu l'occasion de m'y repencher grâce à une nouvelle transcription très érudite que Gérard Guillerault m'a incité à acquérir. Il est clair que le développement qui suit est passablement plus complet et plus argumenté que ceux qui ont assisté au séminaire ont entendu. Plus théorique pourrait-on dire.

Je pense que je n'ai jamais levé le malentendu qui s'est instauré entre ce que je pense réellement et positivement de ce qu'il en est de la connaissance mythologique et ce qu'en pensent ceux qui m'écoutent, me lisent et pratiquent la psychanalyse structurale. Et ce dans deux registres. Celui concernant les élaborations psychanalytiques antérieures - essentiellement celles de Freud, Lacan, Klein - et aussi, surtout, celui concernant la pratique tant dans les cures psychanalytiques et psychothérapeutiques que dans celle de tous les soignants d'autres disciplines.

Je disais dans la lettre à la présidente d'Espace que dire, qu'affirmer que les élaborations de Freud et de Lacan, mais aussi de toutes celles des autres psychanalystes, étaient mythologiques n'était pas, de mon point de vue d'anthropologue et de psychanalyste, une « injure ou un dénigrement ». C'est un constat objectif dénué de tout jugement de valeur et surtout dénué de tout mépris. Je l'ai précisé liminairement, d'un point de vue ethnologique, dans l'introduction de l'éventuelle journée d'étude. Il m'est apparu alors, en me relisant, que je ne l'avais jamais précisé de cette manière. La mythologisation tient d'une certaine manière d'un acte. Manière de mettre en scène « imaginaire », grâce à la langue, ce que la pensée sauvage élabore structurellement « pré consciemment », depuis que le genre homo est le genre homo pour s'adapter au monde et aux autres, à partir de l'aperception des informations que son système sensitif neuro cérébral est en mesure de capter grâce à ses capacités génétiquement acquises. C'est la pensée sauvage « préconsciente » qui traite psychiquement (sémiotico-sémiologiquement) ces données (percepts) afin de déclencher les actions adaptatives qui s'avèrent nécessaires à la survie. Comme à « l'insu ». Insu puisqu'à ce stade évolutif il n'y a pas encore la langue qui permettrait la conscience de la conscience de ce traitement « psychique » particulier des informations perceptives. C'est-à-dire le retour réflexif sur les effets de cette pensée sauvage. Justement avec l'apparition de la langue il y a possibilité d'un retour « cognitif » par la pensée réflexive productive sur ce traitement symbolique des informations neurocérébrales. Et ce retour cognitif se fait par l'élaboration d'un récit mythologique (empirique) qui ne peut être que métaphorique ; souvent sous forme allégorique. Mais cette mythologisation par la reprise des effets de la pensée sauvage dans la langue se présente comme un véritable système de savoir. Système de savoir qui se met en place chez Homo Sapiens moderne, il y a quarante mille ans et qui lui permet d'avoir un avantage concurrentiel considérable sur les autres espèces Homos. Aussi quand je dis que

l'œuvre de Freud et de Lacan relève de la mythologie, cela revient tout uniment à dire qu'elles se présentent comme un système de savoir pré « scientifique » au sens moderne du terme scientifique. C'est-à-dire qu'elles ne seraient pas élaborées par une pensée productive exclusivement logique et rationnelle, mais par la logique propre de la pensée sauvage qui n'est pas moins pertinente pour décrire les fonctionnements du monde et permettre l'action la plus adaptative qui soit. Ladite pensée productive rationnelle obéissant aux contraintes de la logique formelle (qui commence avec le principe de non-contradiction puis le syllogisme promu par la philosophie) n'advient véritablement en occident qu'avec la pensée scientifique du XVII<sup>e</sup>-ème. J'ai dit qu'au moins Freud aspirait à ce que la psychanalyse, qu'il a inventée et fondée, obéisse aux critères de cette scientificité. Il sait qu'il a échoué. Il n'en reste pas moins que ce qu'il a « inventé », plutôt que découvert, a une validité certaine. Comme les élaborations toutes aussi métaphoriques et allégoriques de Lacan. Mais elles aussi sont toutes aussi pertinentes. Les mythologies freudo-lacaniennes sont donc très inventives, très structurées, pas seulement sur le mode inductif, déductif et hypothético-déductif que la pensée productive permet, mais sur le mode de la transformation permanente, quant à son objet, comme il sied aux performances de la pensée sauvage. Ce n'est donc pas à un niveau superstructurel d'un discours rationnel pseudo scientifique qu'il faut lire ces œuvres. L'organisation sémantique aussi sophistiquée et subtile soit elle est un leurre qu'il convient d'ignorer. Il faut prendre ces élaborations complexes (sémiologiquement) comme un « bricolage » aux multiples références, ordonné par l'ordre symbolique structural dont use la pensée sauvage pour appréhender les mystères du monde. En l'occurrence, quand il s'agit de psychanalyse, des mystères de la psyché. Bricolage dont Lévi-Strauss fait la théorie dans son ouvrage *La Pensée sauvage* qu'il réhabilite en faisant de la pensée « superstitieuse des sauvages » la pensée « humanisante sauvage ». C'est-à-dire a-sémantique. Pensée sauvage lévi-straussienne que l'on peut rapprocher de « l'intelligence fluide », concept promu par le psychologue Raymond Cattell qu'il

oppose à « pensée cristallisée », qui a la vertu de promouvoir une intelligence de la résolution des problèmes. Faculté neuro cérébrale inouïe, qui ne demande aucun apprentissage ni la conscience de la conscience, mais qui relève tout de même de l'intentionnalité biologique adaptative. Elle se manifeste déjà chez le nourrisson puis chez le bébé. Elle devient « pensée sauvage » en gestation dès lors que l'ordre symbolique prémoïque s'en saisit et fait passer l'intentionnalité biologique innée du côté de l'intentionnalité psychique adaptative. Antérieurement l'intentionnalité psychique était la manifestation d'Ex-Sistence « subjective » que l'ordre sémiotique permet. Cette chronologie « fictive » issue du modèle structural d'auto-organisation de l'appareil psychique se retrouve aussi, non plus chez les psychologues empiriques, mais chez les neuro scientifiques expérimentaux.

À ces élaborations freudo lacaniennes, j'avais proposé, au début de mon ouvrage *Et si la psychanalyse était à nouveau une mythologie*, de leur faire subir un mode de lecture qui ne serait ni savant ni académique et que j'avais qualifié de « lacunaire ». Autre manière de conduire une approche épistémologique qui consiste, à partir du présupposé que l'on a bien à faire avec des mythologies, à faire « *advenir l'insu autour duquel ces élaborations s'élaborent comme masque* ». Elles relèvent de la pensée sauvage, quoiqu'agencée de manière rationnelle. Plus chez Freud que chez Lacan. Elles agencent les éléments de la réalité psychique, leurs agencements, leur mode d'interaction et leur transformation de manière métaphorico-allégorique. L'ambition était donc d'opérer une lecture nouvelle tant de Freud que de Lacan pour tenter, avec la théorie et la méthode structurale, de faire advenir une modélisation à l'instar de celles qui prévalent tant en linguistique qu'en ethnologie. Il n'y a dans mon travail nulle disqualification des inventions et des avancées de Freud et de Lacan. C'est une lecture « critique » au sens scientifique du terme. Ce que je disqualifie en revanche ce sont les exégèses des croyants post freudo-lacanian qu'il m'arrive de qualifier d'archéo freudo lacaniens. Les exercices exégético-talmudiques ont donné lieu à des

productions « intellectuelles » parfois d'une extrême sophistication, d'une brillance spectaculaire, mais à vide. Elles aboutissent le plus souvent à des explications de texte qui s'avèrent, la plupart du temps, des variantes plus ou moins pertinentes des textes soumis à cette fausse épistémologie. Cela ne fait pas « avancer » la théorisation quoique cette expression n'ait pas grand sens. La seule chose que l'on puisse dire à leur décharge, c'est qu'ils se conforment à l'idée qu'il y aurait des textes fondateurs de l'obscur dont il faudrait percer, tel de petits œdipes astucieux, les secrets. Lacan n'a pas été exégétique dans sa lecture de Freud. Il a tenté, en vain, de modéliser quoiqu'il aurait réfuté cette interprétation, ce que Freud avait inventé. Ce qui était impossible si on considère que le fondement de la psychanalyse sont les concepts de pulsion et de désir inconscient. Partant il ne peut y avoir « théorie » ou modélisation théorique. Je rabâche.

Je rabâche encore quand j'affirme à nouveau que Freud était tout à fait conscient de quelle nature étaient ses élaborations. Il l'énonce explicitement dans *Les nouvelles conférences*. Faute de mieux, il enjoint aux psychanalystes de continuer à « croire » à la pulsion. Disons que cette injonction est conservatoire. Ce qui ne veut pas dire qu'il en fait une vérité dogmatique. Il pressent, sans doute, que derrière cette mythologie d'une complexité extrême qu'il a élaborée, il y a des « faits psychiques » scientifiques avérables. C'est dans cette perspective qu'il faut situer son dialogue épistolaire avec Einstein sur la problématique de la science et de la mythologie. J'ai déjà dit qu'Einstein botte en touche pour ne pas déconsidérer l'œuvre de Freud. Il dit à Freud qu'une recherche scientifique devient mythologie dès lors qu'elle sort du laboratoire de recherche. Ce qui est vrai... mais ne s'applique pas à l'œuvre de Freud. Son « laboratoire », qu'est la clinique, n'est pas une approche scientifique. La clinique relève d'une observation empirique qui, jamais, n'a permis l'élaboration d'une théorie scientifique. Pour qu'une observation et une expérimentation scientifique soient pertinentes, il faut qu'il y ait antérieurement une théorie scientifique modélisée. Chez

Freud, l'observation clinique empirique sert à la fois la pratique thérapeutique, la théorisation du corpus psychanalytique et l'expérimentation prétendue scientifique. Ce qui, malgré son génie propre, ne peut aboutir. Il n'y a donc pas recherche scientifique, au sens actuel du terme, mais constitution d'un savoir mythologique qui cerne empiriquement, grâce à l'inventivité de la pensée sauvage de Freud, véritablement, mais indirectement son objet, qui est la réalité psychique, et propose un agencement mythologique de l'appareil psychique : ce qu'il appelle sa « métapsychologie » qui n'en est pas une au sens scientifique du terme, mais qui pourtant se démarque radicalement de la psychologie. Au fond, si on va au bout de ce raisonnement Freud, tout comme Lacan, serait, du point de vue de la cure psychanalytique structurale, en position de psychanalysant. L'un au moment de la construction dans la cure, Freud. L'autre, dans la phase déconstructive, Lacan. Réciproquement, tout analysant, quand il élabore sa mythologie de la structuration et du fonctionnement de son appareil psychique dans cette phase de « construction » dans la cure psychanalytique structurale, est dans la même position que Freud. Et quand il est dans la phase déconstructive, il est alors dans la même position que Lacan. Comme je l'ai dit, on peut considérer qu'à la fin de sa vie Freud a bien conscience, implicitement (ou peut-être explicitement), que son œuvre est mythologique. Cependant, il continue à penser, à raison, qu'elle est pertinente, mais qu'il a échoué à la constituer comme un véritable corpus scientifique. C'est pourquoi il enjoint aux psychanalystes de son temps et futur de continuer à y « croire ». Il faut qu'ils en prennent acte et continuent à la perpétuer. Ce que les zélés et les épigones n'ont pas cessé de faire avec ferveur. Mais en s'enfermant, par dévotion, dans la fomentation de variantes plus ou moins pertinentes... mais toutes inutiles.

Ce n'est pas la position ni l'intention de Lacan. Il propose un mode de lecture de l'œuvre de Freud qui n'est pas exégétique. Son présupposé est que tout de la psychanalyse est dans l'œuvre de Freud pour ceux qui savent le lire. Ce mode de

lecture lacanienne n'est pas très éloigné de celle que je propose. Tout se passe comme si Lacan avait l'intuition (ou la conscience) que l'œuvre de Freud est mythologique et que le lire consiste justement à faire advenir la théorie métapsychologique qu'elle recèle. Bien sûr jamais il ne l'a dit de cette façon. Et peut-être même n'a-t-il pas pensé sa lecture de cette façon. Mais dans son résultat et ses effets, il est indéniable que c'est de cette tentative qu'il s'agit. Mais fidèle à l'injonction freudienne jamais il ne renonce à la pulsion, au désir, à l'inconscient qui sont les mythes fondateurs de l'élaboration freudienne. De fait il ne les considère pas comme constituant de la réalité psychique, mais comme « **une fiction de névrosé qui contient une vérité** » :

*« La libido dont je vous parlais tout à l'heure par exemple, si ça veut dire ce que j'appelle le désir, il est étonnant que ça été découvert, suivi à la trace, chez le névrosé. C'est-à-dire chez celui dont le désir ne se soutient que soutenu de fiction »*

De plus il ne suit pas Freud dans son constat d'échec de la scientificité dont il nourrissait l'espoir depuis *L'Esquisse*. Il ambitionne de sortir la psychanalyse de son destin mythologique par le « haut ». Il imagine sortir de cette impasse en procédant autrement, je dirais « coquinement ». Avec la maestria intellectuelle qui le caractérise. Et ce faisant, il tente de faire accroire, et de démontrer, que la chose psychanalytique - la nature de l'objet de la psychanalyse : c'est-à-dire la réalité psychique, n'est réductible à aucun autre objet scientifique. Partant, s'il y a une théorie psychanalytique, alors elle ne peut s'énoncer dans les termes, le cadre et les contraintes de la pensée et de la recherche scientifique ordinaire. Position contestable s'il en fut. Il en conclut alors que penser la réalité psychique, sa structuration et son fonctionnement, nécessite une conceptualisation de la métapsychologie hors des chemins battus de la recherche scientifique. Ce qui oblige à « inventer » une autre

manière de conceptualiser qui permet de sortir de la mythologie, sans pourtant verser dans la philosophie (je ne parle même pas de la métaphysique ou de la religion) laquelle échoue à rendre compte de la spécificité de la nature humaine. Une approche de la réalité psychique humaine qui ne serait ni scientifique, au sens des sciences dures, ni philosophique, ni religieuse. Pour tenter cet exploit Lacan part de ce qu'il en est de la nature du Sujet comme « inconscient ». Non identifiable comme aurait dit Leclaire. C'est-à-dire « non objectivable ». Car seul un « objet objectal » est susceptible d'une approche scientifique rigoureuse. Donc la métapsychologie fondamentalement anobjectale qui rend compte de l'appareil psychique ne peut être abordée avec les modes d'approches scientifiques. Il va élaborer une théorie des rapports du Sujet au savoir assez astucieuse et assez ambitieuse mais fallacieuse (les quatre discours par exemple). Je vous passe les subtilités du montage intellectuel que nécessite cette prise de position. Ce montage transparait sans qu'il soit exposé de manière explicite et nécessite plusieurs reprises. C'est assez fascinant et très intéressant parce qu'il faut passer par le décryptage du galimatias qui lui sert de gangue et rend parfois le propos ésotérique. **La finalité et l'objectif final sont de démontrer que l'instance subjective constitue le Sujet de la science.** Le Sujet est donc origine de toutes possibilités de déploiement de recherche scientifique. L'expression, Sujet de la science, peut être aussi entendue dans son ambiguïté où le Sujet serait alors posé comme l'objet insu de toute démarche scientifique quelle qu'elle soit. Une quête déplacée de la recherche de ce qu'il en est du Sujet. Il y a ambiguïté sémantique. L'idée peut paraître assez triviale en soi : le Sujet est le sujet de la science (la cause immanente de la science) en ce sens que puisqu'il est l'origine de la conscience, sans conscience nulle science possible. Il est l'alpha par lequel le savoir advient à la conscience, par la vertu d'un éprouvé d'être au monde (Dasein), pour employer une formule heideggérienne. Ou pour le dire autrement ce savoir grâce à la pensée réflexive peut-être transformé en connaissance scientifique. Partant l'argument est évident quoique débouchant sur une conclusion erronée : on ne peut

théoriser avec la méthode scientifique, ce qui en est son origine non identifiable. Ce qui est à l'origine de cette dimension de connaissance propre à l'intellect humain ne peut être lui-même l'objet d'une investigation et d'une expérimentation scientifique classique. C'est un raisonnement rhétorique sans fondement. Car il y a une exception dans la recherche scientifique, et Lacan le sait bien, ce sont les mathématiques. La seule branche qui échappe à la méthode expérimentale propre aux sciences dites dures ce sont les mathématiques. Et elles n'ont pas à proprement parler « d'objet ». Elles sont an-objectales. Mais les mathématiques sont nécessaires pour assurer de la scientificité de toutes sciences expérimentales. C'est pourquoi, pour tenter de produire une nouvelle version de la métapsychologie freudienne, Lacan privilégiera enfin l'écriture mathématique d'abord algébrique, puis topologique. Seules les mathématiques sont en mesure, selon lui, de rendre compte d'une réalité an-objectale. De là à penser qu'elles sont plus aptes à rendre compte de la réalité psychique que le structuralisme en sciences sociales, qui est lui aussi une science an-objectale puisqu'il se fonde sur l'étude de la structuration des oppositions d'éléments abstraits, il n'y a qu'un pas que Lacan franchi. Mais la structuration de l'appareil psychique n'est pas réductible aux mathématiques, pas plus qu'elle n'est, comme Freud l'avait pensé, réductible aux phénomènes physiques (électrique d'abord, Helmholtz sera son inspiration, puis thermodynamique avec son histoire de pulsion). Les phénomènes psychiques sont neuro cérébraux, c'est-à-dire **biologiques. La réalité psychique est biologique.** Et, si on veut faire un modèle de ce qui les produit, il faut partir de là : de la biologie moléculaire et des lois qui la régissent. Si on voulait trouver la genèse du structuralisme en science sociale et humaine, on pourrait dire qu'il est une émanation des présupposés qui structurent la recherche scientifique en biologie : études des interactions et des relations entre éléments. Considérer que la réalité psychique est susceptible d'une approche mathématique est une erreur. Ce ne peut être qu'une parodie métaphorique qui, une fois produite, s'avère une mythologie. Celle de Lacan est aussi brillante et inventive que celle de Freud. Elles sont aussi

respectables et précieuses l'une que l'autre. Si on en voulait une preuve factuelle, on pourrait alléguer que la psychanalyse existe toujours parce qu'elles ont transmis quelque chose au-delà de leurs énoncés.

Si je me suis autorisé à ce long développement c'est que je sais que ceux qui s'intéressent à la psychanalyse structurale, et en particulier les psychanalystes, pensent que je réfute voire dénigre les œuvres de Freud et de Lacan. Je les reconnais comme fondatrices et d'une certaine manière indispensables en ce sens que bien qu'elles soient mythologiques, ou peut-être parce qu'elles le sont, il n'y a plus grand-chose, et il n'y avait pas grand-chose, à découvrir de plus. Pour parodier Lacan : *tout est déjà dans Freud et Lacan et j'ajouterai Mélanie Klein*. Ce qui est vrai, en revanche, c'est que je n'ai guère d'intérêt, voire de respect, pour les exégètes et les croyants qui n'en finissent jamais de commenter (faire « comment-taire » si on veut faire lacanien) leurs œuvres. Ce qui ne veut pas dire que ces commentateurs ne sont pas pour autant des psychanalystes authentiques. En tout cas certains. Ils le sont empiriquement, « chamaniquement ». Et, en tout état de cause, la psychanalyse structurale ne s'oppose pas à la psychanalyse freudo lacanienne et ne la destitue pas. Loin de là, comme je viens d'essayer une fois de plus de m'en expliquer. Elle la complète et la finit dans une modélisation qui l'intègre. Cela n'empêche sans doute pas ces psychanalystes de nous considérer effectivement au mieux comme des dissidents voire des opposants ou même pire. Ce qui n'est pas grave, mais problématique quant à notre inscription dans la réalité sociale. On est contraint au marranisme d'une certaine façon. Sauf à recréer un isolat reproductible (MSP/CPTS).

Mon ambition, assez modeste en soi, est de proposer de transformer ce « savoir » apparent contenu dans ces mythologies en « connaissance », par une modélisation structurale aussi pertinente élégante et simple que possible, permettant d'aborder

l'Acte psychanalytique dans toute sa complexité. C'est une nécessité culturelle. En tout cas, cela me semble une nécessité, si on ne veut pas que la psychanalyse disparaisse. Non pas donc pour faire « scientifique », mais bien qu'il y ait possibilité à nouveau de transmission qui échapperait à la croyance obligée en ce corpus mythologique idéalisé. Dans d'autres civilisations que la nôtre, contemporaine, régies par des fondamentaux différents de ceux de notre culture, ces élaborations, dans leur cohérence et leur efficacité, pourraient perdurer en l'état. Elles seraient en accord avec le fonctionnement culturel global de ces civilisations. Légitimes pourrait-on dire. Sans doute dans notre civilisation, avant le XVIIe siècle et la révolution rationaliste qui signe l'avènement de la science moderne, ces savoirs auraient aussi été légitimes chez nous. Mais cette révolution rationaliste s'est révélée d'une intolérance radicale. Tout ce qui n'est pas passé par les fourches caudines de la rationalité objectivante est réputé « superstition ». Elle a discrédité l'ensemble des avancées « sauvages » recélées dans les mythes. Comme si l'avènement de l'hégémonie de la pensée productive était un « progrès » pour l'humanité ! C'est ignorer ce que Lévi-Strauss pourtant démontre. C'est-à-dire que la pensée productive et la pensée sauvage ont de tout temps existé, chez Homo sapiens moderne (il faut la langue pour penser mythologiquement). Et que de tout temps elles entrent en dynamique pour permettre l'adaptation individuelle et collective. Simplement on remarque que cette dynamique est dominée soit par la pensée sauvage (chez les chasseurs-cueilleurs par exemple) soit par la pensée productive (dans la civilisation occidentale moderne par exemple). Mais cette dynamique peut prendre toutes les variantes possibles. Par exemple être dans une dynamique égalitaire comme dans l'empire du Milieu, en Corée et au Japon. Métaphorisée par le Ying et le Yang. C'est bien à partir de cette intolérance issue de la pensée rationnelle que l'on peut définir « le sauvage » et « le civilisé ». Et que le colonialisme peut s'instaurer en toute bonne conscience jusqu'au milieu du XXe siècle. On admettait seulement que parmi les sauvages certains étaient susceptibles d'être « éduqués » à la pensée rationnelle.

C'est cette prévalence, et l'intolérance qu'elle porte, qui fera que les Œuvres de Freud et de Lacan tomberont indubitablement en désuétude. Lacan n'avait pas tort de virer philosophe pour préserver, autant que faire se peut, la sienne. Après avoir brillé et avoir été idéalisée, la pensée psychanalytique, très innovante, est aujourd'hui désavouée, vouée aux gémonies pour certains et inexistante pour la majorité. Pourtant, sans doute encore efficace. Une pratique chamanique (pas sérieuse pour la pensée productive rationaliste) parmi des milliers d'autres. Quelle chute !

Ce qui est assez farce est que certains d'entre vous me voient comme un réformateur qui n'a que mépris pour les élucubrations freudo lacaniennes. Manière à leur tour d'idéaliser la psychanalyse structurale et d'entraîner notre petit collectif du côté de la solidarité contre. Contre ceux qui croient encore aux superstitions de Freud et de Lacan !! Nous serions les « civilisés » et les autres les « sauvages ». Sauvages qu'il faut ou ignorer, ou combattre, ou convertir. Il est vrai que les tenants de la tradition freudo-lacanienne « mythologiques » mettent en péril l'avenir de la psychanalyse. Est-ce si grave que cela ? Sincèrement, je ne le pense pas. Elle peut disparaître sans pour autant qu'il y ait péril pour la civilisation qui n'a pas besoin de cela pour courir à sa perte ... ou à son remaniement. Ne croyez pas à un pessimisme quelconque de ma part ni à un relativisme dépressif. Mais nous savons que les lois de l'évolution sont implacables. Si une innovation qu'elle soit biologique ou culturelle ne prouve pas l'aspect concurrentiel de son efficacité adaptative, elle disparaît. Et là-dessus, il ne faut pas avoir d'état d'âme (mon rationalisme prend encore le dessus !). Mais cela ne nous empêche pas de tenter d'aller au bout de ce qui est toujours en jachère dans l'avancée de la psychanalyse structurale. Sans « espoir » donc, mais avec passion. C'est un divertissement tout à fait intense et bien intéressant. D'autant que nous avons un lieu, l'Institution Hygie, où expérimenter la pratique qui en découle. En vraie grandeur. Si on souhaite transmettre alors il faut que chacun, dans cette institution,

qui se réfère dans sa pratique à la psychanalyse structurale, prenne des responsabilités pour en déployer les effets tant en intention qu'en extension. Ce qui oblige à penser et à témoigner. L'expérience consiste à tester dans quelle mesure l'anthropologie structurale générale est, non seulement, apte à rendre compte de la réalité sociale d'aujourd'hui, mais œuvre aussi à répondre à ses dysfonctionnements. Sans penser qu'elle permettra d'influer sur son destin. C'est-à-dire sans prosélytisme, de manière positive.

## LA SCOTOMISATION DE LA PENSÉE SAUVAGE DANS LA CURE STRUCTURALE

Peut-être avez-vous pensé que cette référence à la pensée sauvage et au mythe ne concernait que l'anthropologie structurale. Il n'en est rien. Et la pensée sauvage et sa capacité à la fomentation du mythe sont au cœur du fonctionnement de l'appareil psychique dans la cure. Peut-être avez-vous pensé que si elle intervenait du côté du fonctionnement de l'appareil psychique c'était seulement dans la constitution de symptôme. Et que, dans la cure, dans la phase dite de « déconstruction » il était question de libérer définitivement nos malheureux psychanalystes de leurs répétitions en les débarrassant de leurs mythologies morbides ou délétères en leur faisant prendre conscience. Ce n'est pas faux, mais néanmoins insuffisant. La pensée sauvage effectivement peut être détournée de la fonction « assimilatrice » qu'elle a dans la structuration de l'appareil psychique et partant, de sa capacité adaptative. Mais elle est d'abord au cœur de l'appareil psychique. Un des points cruciaux de la psychanalyse structurale, et qui est patent dans la conduite des cures, c'est que la pensée productive que la langue actualise chez Homo sapiens moderne est d'abord au service de la conscientisation des productions de la pensée sauvage. Pensée sauvage qui avec l'avènement de la conscience a la mission de traiter les informations de telle sorte de permettre l'adaptation. Elle fomente des réponses. Dans sa métapsychologie Freud tente implicitement d'en rendre compte.

Dans la cure, cette pensée productive permet de faire retour sur les phénomènes en apparence si ce n'est aberrant tout au moins étranges et, toujours depuis Freud, de les identifier comme étant des phénomènes psychiques obéissant à une logique implacable dont la psychanalyse est en mesure de proposer, jusqu'à Freud et Lacan, une appréhension mythologique. C'est dans ce sens qu'il faut entendre ce que Lacan disait quant à sa position dans son séminaire : de se présenter comme psychanalysant. C'est-à-dire de mythologue comme nos analysants. Quand ils s'installent sur le divan, de facto s'engagent d'abord à mythologiser. C'est ce que la règle fondamentale leur oblige. Cessez de céder aux délices du discours rationalisant. Et c'est pour cela, sans qu'il le sache, que Freud mettait aussi le rêve en position centrale dans la cure. Le rêve, ou en tout cas certains rêves dits « moiïques » par la théorie psychanalytique structurale, est la voie d'accès pour atteindre « l'inconscient » disait-il. En fait il s'agit à proprement parler du préconscient. Et ces rêves sont exclusivement fomentés par la pensée sauvage « symbolique ». Le fonctionnement de l'appareil psychique est essentiellement sous l'égide de la pensée sauvage. Sinon cela voudrait dire que l'humanité de l'homme apparaît seulement il y a quarante mille ans. Et que toutes les autres espèces d'Homos dites archaïques ne seraient pas humaines.

Concrètement tous les praticiens de l'aide et du soin dans leurs actes quotidiens n'arrêtent pas de faire appel à la pensée sauvage et à la fonction du mythe. Il faut arrêter de croire que quand un médecin, un psychothérapeute ou même un psychanalyste mythologisent auprès de leurs patients ou de leurs psychanalysants (mais cela vaut aussi pour toute personne impliquée dans l'aide) ils se bornent à raconter un conte ou une belle histoire pour faire passer quelque chose sans utiliser le jargon technique propre à leur discipline. Comme s'ils étaient forcés de passer par cette vulgarisation pour obtenir l'effet curatif ou palliatif qu'ils ambitionnent. Implicitement, ou parfois explicitement, on se dit qu'il faut en passer par cette « vulgarisation » pour « se faire comprendre ». Une sorte de psychanalyse pour les

nuls, comme il m'arrive de le dire. Mais quand j'emploie cette formule, il faut la considérer comme une antiphrase. Et je m'autorise ce type d'énonciation parce qu'elle est nécessaire, je fais comme s'il fallait l'excuser de son incongruité. Alors qu'en fait ce mode d'énonciation est nécessaire. De la même manière, il m'arrive de dire dans les cures, à certains moments, à titre d'interprétation « Comme le disent (en leur mythologie) les archéos freudiens » ou « les archéos lacaniens ». Cela part de la même nécessité. Mais cette intention essentielle, dans la transmission comme dans la cure, n'est sans doute pas celle qui s'oblige à la belle histoire ou au joli conte. La leur est sans doute « psychopédagogique ». On fait la leçon. Certains psychanalystes structuraux le perçoivent et s'en culpabilisent. Ils disent : « *je fais de la psychopédagogie, du bavardage* ». Pourtant, la nécessité de cet habillage sémantique est certaine. Mais pas pour se faire comprendre et arriver à ses fins.

En anthropologie structurale, en effet, on considère que l'habillage sémantique, la belle histoire, le joli conte, est la manière que la pensée productive a de présenter la subtilité et la complexité du mythe. De rendre audible ce que la structure symbolique du mythe transmet infrastructurellement (son message « sémiologique » = « symbolique » inclus dans sa structure) de telle sorte qu'il soit opérant psychiquement pour ceux qui le reçoivent et leur permettent d'en prendre acte dans le collectif. **Sans quoi ceux à qui on s'adresse ne pourraient pas ou ne voudraient pas entendre. Je n'ai pas dit « comprendre ».** Pour en revenir à nos praticiens, c'est bien justement la compréhension qui est visée comme si on cherchait à vaincre des « résistances » ou à contourner les « mauvaises volontés » de ceux à qui on s'adresse, voir compenser et se mettre à leur niveau culturel ou intellectuel défaillant. Faire entendre à ces demeurés ou ces incultes de patients ou de psychanalysants, quelque chose que leur intelligence réflexive n'est pas apte, ou se refuse, à prendre en compte. Un peu comme si on bêtifiait pour se mettre à leur niveau de cognition. Si on voulait à tout prix, et caricaturalement, se mettre en position de supposé savoir

omniscient, on ne pourrait faire mieux. Bien sûr, je force le trait comme à mon habitude, mais à dessein.

Le pire dans cette histoire, c'est que cette manière de faire, malgré les justifications erronées qu'on allègue du côté de l'éducationnel ou de la vulgarisation, fonctionne. Mythologiser, raconter une belle histoire ou un beau conte, comme par miracle, cela a l'effet escompté. Curatif ou palliatif quand il s'agit de troubles psychonévrotiques ou de dysfonctionnement de survie. Ou encore éducationnel quand il s'agit d'enfants. On croit leur « faire comprendre » ou leur ouvrir l'esprit pour apprendre, alors qu'il s'agit de tout autre chose. **Quand vous mythologisez avec vos enfants, vos patients ou vos psychanalysant vous ne bêtifiez ni ne vulgariser. Vous actez.** Quand vous êtes convoqués à ce qui pourrait vous paraître un pis-aller, de fait, vous renouez avec ce système de savoir premier (paradigmatique/classificatoire) chez les espèces homo, empirique (ou dans notre jargon « préconscient ») que seule la pensée sauvage permet. Et qui est toujours omniprésente et à l'œuvre. La pensée sauvage (dites symbolique que le proto langage engendre) code les événements du monde et permet les réactions adaptatives en lieu et place de leur effectuation instinctive qui nous fait défaut. On pourrait dire qu'elle constitue un système de savoirs empiriques qui s'inscrit dans la mémoire procédurale. Laquelle précède phylogénétiquement l'avènement de la structuration fonctionnelle de la mémoire dite sémantique. Le mythe (sémantique) dans cette perspective est la reprise de ces savoirs dans la langue. Il rend conscientisable ce qui était « préconscient ». C'est pourquoi quand le recours à la mythologisation opère, comme par magie, on en appelle alors au concept « d'efficacité symbolique ». Que l'on dévoie de son sens ethnologique sans comprendre de quoi il s'agit véritablement. **On considère que cette « belle histoire » a un effet de suggestion imaginaire.** Or l'efficacité symbolique est réelle et organique. Elle s'adresse, par l'intermédiaire du codage sémiotique dans la langue, au système régi par la pensée sauvage qui est en prise directe sur le fonctionnement organique

par l'intermédiaire du fonctionnement neuro cérébral. Des expériences, randomisées en double aveugle concernant l'effet comparé d'un placebo et d'un neuroleptique, en attestent. Le placebo a le même effet que la molécule chimique sur les circuits neuro cérébraux. Ce sont les mêmes récepteurs qui s'activent. **On confond donc effet imaginaire de suggestion et effet symbolique d'activation neuro cérébrale.** La suggestion opère comme un état modifié de conscience ; l'efficacité symbolique comme un effet direct sur le fonctionnement neuro cérébral. C'est ce que Lévi-Strauss avait approché, c'est ce que la psychanalyse structurale théorise. J'y reviens, il n'y a de psychique que de neurocérébral bio physiologique.

J'y ai fait tout à l'heure une allusion rapide. Le registre mythologique s'inscrit d'emblée dans la cure une fois la rencontre d'une subjectivité par le futur analysant advenue. **Elle fait événement. Du face-à-face au divan, c'est la mise entre parenthèses du scopique comme symbolisation de la mise hors relation (d'appropriation / soumission) dans laquelle la cure va se déployer.** Alors s'inaugure la première phase de la conduite de la cure qui consiste en ce que j'ai repris à Freud de la construction dans l'analyse. Il s'agit, pour le psychanalyste, de contribuer à faire élaborer par le psychanalysant un système symbolique explicatif **des raisons** des souffrances que ces troubles psychiques lui infligent. Ou plus exactement Il s'agit de rendre accessible un système implicite mythologique déjà présent, mais insu. C'est ce que les psychanalystes freudiens et lacaniens appellent « l'insu qui sait ». Faire advenir le savoir insu. Ce système pré mythologique a une fonction autre qu'explicative. Il détermine un mode de survie « pathologique » répétitif. C'est lui qui encode la mémoire procédurale. Cette contribution à la fomentation d'une mythologie consiste à participer à la « sémantisation » de ce système symbolique « sémiologique » déjà existant et prégnant. Ce système « sémiologique » est en termes freudiens « préconscient ». Il est dans le langage et la protolangue impérative, mais pas encore dans la langue. On peut comparer cette phase à la maïeutique socrato-platonicienne

(cf. Le Ménon). Il s'agit de faire advenir ce qui gît dans le préconscient symbolique de telle sorte d'en constituer un récit (historico-évènementiel) qui s'apparente à une mythologie personnelle. Transformer les déterminations préconscientes symboliques (sémiologiques) qui fondent les répétitions, en un « savoir » conscientisé. Accessible à la conscience de la conscience. Dans la cure psychanalytique classique (et encore maintenant chez certains psychanalystes structuraux) cette « conscientisation » de ce savoir insu était assimilable à une prise de « conscience » dont on attend un remaniement décisif. Pas chez Lacan, et quelques lacaniens, après qu'il soit revenu de ce qu'il avait soutenu dans *Fonctions et champ de la parole et du langage*. Bien sûr il n'en est rien cette sémantisation aboutit à l'inverse ne se que les psychanalystes et les psychothérapeutes attendent. Cela conforte, dans un premier temps, le psychanalysant dans ses convictions névrotiques. Et même, dans certains cas, entraîne un état de toute-puissance de maîtrise idéalisante parce que provoquant un soulagement symptomatique aussi illusoire que temporaire : « *je sais, donc je maîtrise mon destin...* ». On parlait, dans le temps, de « miracle de la psychanalyse » ! Ubris d'autant plus affirmée quelle semble avoir l'assentiment du psychanalyste puisqu'il a activement contribué à cette prise de conscience qui n'en est pas une.

Pour les archéo freudiens (pas les lacaniens) ce travail historico archéologique consistait à « symboliser » ce que l'imaginaire morbide recelait. On parlait de symbolisation curative. Dans la cure structurale il y a imaginisation d'une structuration « symbolique » prégnante et morbide de telle sorte de pouvoir la constituer comme un savoir et l'identifier comme tel. « *Mettre sur une autre scène* » disait Freud. Une autre scène que celle du symbolique : celle de l'imaginaire. À cette phase de construction, il est nécessaire de mettre toutes les interventions du psychanalyste, qu'elles soient « interprétatives » ou « explicatives » (car dans cette phase il peut y aller d'explications : le psychanalyste n'est pas seulement un Oracle) sous l'égide de la « croyance ». Constituer explicitement le travail de sémantisation

sous l'égide de la croyance - (croyance dont le psychanalysant est déjà un fervent à son insu) - : « *vous croyez que* », « *ne croyez-vous pas que* » pourraient être les maîtres mots du psychanalyste durant cette phase. Mais aussi de l'hypothétique dubitatif « *ça pourrait être ça...* »

Dans la deuxième phase de la cure, dite de déconstruction, il s'agira bien évidemment de destituer le mythe « parfait » (c'est-à-dire constitué comme un savoir) qui a été généré dans la première phase dès lors que le psychanalysant aura perçu (je ne dis pas « pré conscientisé ») que les explications mythologiques qu'il a élaborées et qui faisait intervenir l'histoire, les relations, les échecs de la vie comme autant de « raisons » de ces souffrances n'ont eu en rien un effet sur ce qu'il endure. Le doute s'instaure alors sur ces pseudos certitudes explicatives. Il entrevoit que ce n'est ni l'environnement ni les autres qui sont les causes de ses souffrances psychiques qui vont inexorablement se répéter. Il y aurait donc une autre cause. Psychique celle-là. Il faut se garder de faire entendre une quelconque péjoration sur ce montage mythologique que le psychanalyste a largement contribué à faire élaborer. La mythologisation est une fonction adaptative essentielle. C'est une condition de survie pour la majorité des humains. C'est aussi une manière pathologique de survie dans la répétition pour ceux qui sont atteints par une psychonévrose. Dans la cure elle permet aussi la survie, si tant est qu'un clivage peut être opéré à la fin de la première phase. Ce que je veux dire par là c'est qu'on ne guérit pas de la pensée sauvage ni de la mythologisation. Einstein le confirmait à sa manière, dans son dialogue avec Freud. Il disait qu'une fois sorti du laboratoire de recherche une vérité scientifique devenait, pour le collectif non scientifique, une mythologie. Par exemple la théorie du Big Bang. Autre manière de dire qu'on ne guérit pas du préconscient et de ces facéties. Ce n'est donc pas la pensée sauvage mythologique que l'on destitue, mais seulement ce sur quoi elle aboutit quand elle tente de constituer un savoir sur le dysfonctionnement psychique dont un psychanalysant est affecté. Cette déconstruction / destitution

s'applique aux êtres faramineux que la pensée sauvage a élus et idéalisés pour bricoler une explication des raisons des souffrances vécues de l'analysant. Ce que Freud fait avec son histoire d'Œdipe. La révélation de son propre Œdipe, dans ce rêve que tout psychanalyste rêverait de rencontrer dans la cure de ses psychanalysants, était sa propre épiphanie. Freud n'est pas Moïse, comme il est dit, mais il s'identifie à Œdipe le découvreur d'énigmes. Vous avouerez que prendre le mythe d'Œdipe comme propre cause de sa névrose d'angoisse (qui le mettait, comme Lacan, en position de psychanalysant permanent aussi bien dans ses écrits que dans ses conférences) et faire qu'une révélation onirique (oraculaire sans pythie) soit élevée au rang de découverte scientifique et universalisée au nom d'une levée du refoulement, a de quoi interpellé si on est en soit peu objectif et lucide. Mais ce qui interroge surtout c'est le fait qu'aucune approche épistémologique ultérieure et sérieuse ne se soit autorisée. Et cette « vérité » névrotique mythologisée (variante du mythe d'Œdipe) reste imperturbablement le fondement inaliénable de la théorie et de la praxis psychanalytique (malgré *L'anti-œdipe* de Deleuze et Guattari) qui complète la non moins mythologie des pulsions et la rend cohérente. Certes il y a dans ces récits mythologiques freudiens, au-delà des vérités pas toujours névrotiques, une indéniable approche métaphoro-allégorique d'une structuration et d'une dynamique propre au fonctionnement de l'appareil psychique. C'est tout à fait incontestable, qui fonde, malgré tout, la discipline psychanalytique et détermine son champ. Et cela il n'est pas question de le renier ni de le passer par profits et pertes. Ni de faire comme si tout devait être réinventé. À l'inverse, il faut soutenir, comme Lacan, que tout est dans Freud. Et qu'il suffit de le lire. Qu'il faut lire pour se déprendre de ce savoir mythologique et faire advenir la connaissance théorique qui git à l'insu de celui qui l'a formulée. Sortir de l'exégèse zélatrice des disciples (des apôtres). C'est ce que Lacan a tenté en son temps contre les tenants de la tradition archéo freudienne. Il tenait lui aussi à la continuité dans la rupture. Comme si déjà il y avait chez lui une volonté de transformer « un savoir mythologique » en « connaissance théorique »

possiblement écrite. Mais, comme on en a vu les raisons, en refusant que cette invention nouvelle d'un système de connaissances émerge à un modèle scientifique « académique » ordinaire. Ce refus, irrationnel, ainsi que faute de renoncer aux items fondateurs auxquels il surajoute des concepts (d'une pertinence certaine comme celui de sujet qui permet, enfin, de définir l'inconscient, sa nature et son fonctionnement là où Freud avait échoué) le contraint lui aussi, à son tour, tout aussi bien que Freud à une position de psychanalysant (tel que lui-même le proclame). Il opère, alors, une transformation de la mythologie freudienne pour en donner une variante pseudoscientifique à l'aide de parodie mathématique. Mais il y a chez Lacan les prémices théoriques qui permettent l'avènement de la théorie psychanalytique structurale. Science structurale qu'il a renoncé à constituer sans doute par sombre ambivalence et rivalité à l'égard de Jakobson et de Lévi-Strauss dont il se disait l'ami.

J'ai tenté, bien naïvement, en pensant que ma position épistémologique structurale aurait pu intéresser quelques-uns parmi les psychanalystes de mon époque. Il n'en fut rien. À part Marc Thiberge qui lui s'est sans doute très sincèrement intéressé sans pourtant y adhérer. Il est resté sur sa vision psychosociale de la psychanalyse. Son intérêt théorique est fondamentalement sociopolitique. Comment préserver l'humanité de l'homme dans une société qui, à son sens, dysfonctionne et aliène ? Ce qui est tout à fait audible. Mais c'est tout aussi incompatible avec la psychanalyse structurale que les élaborations freudo-lacaniennes. Bien que dans son dernier livre<sup>2</sup> il affirme dans la quatrième de couverture des fondamentaux qui ressemblent à ceux sur lesquels la psychanalyse structurale constitue son modèle métapsychologique. Mais par rapport à son projet, ceux-ci ne semblent pas pertinents. Ces fondamentaux qu'il a empruntés (c'est un euphémisme dû à mon affection toujours vraie) sont plaqués sur une idéologie incompatible. Car ils impliquent de la part de ceux qui les ont assimilés une misanthropie anthropologique objective radicale et exclue non

---

<sup>2</sup> *Essai sur la psychanalyse et la postmodernité* Marc Thiberge éd L'Harmattan

seulement le prosélytisme, mais surtout le militantisme. Il faut dire qu'effectivement cela m'a véritablement chagriné. Et encore maintenant. Or la quête d'une organisation sociale idéale qui intégrerait sans aliénation ni exploitation la subjectivité humaine est de l'ordre de l'utopie. Nul par dans le monde, et jamais depuis que sapiens est sapiens, une telle organisation sociale n'a existé et ne peut exister. C'est paradoxalement une utopie délétère qui fait fi du réel. L'anthropologie structurale générale que je tente d'esquisser empêche qu'on puisse y « croire ». La position du psychanalyste dans la réalité sociale est toute autre. Misanthropie objectale qui se prolonge chez le psychanalyste par une « indifférence engagée » dans sa position aussi bien dans la cure que dans le collectif. Ce que des archéo lacaniens appellent maladroitement « la psychanalyse en extension ». C'est ce à quoi nous nous engageons à Hygie. Et aujourd'hui Gérard Guillerault. À ses risques. Alors que lui est reconnu par certains dirigeants d'Espace pour sa valeur propre (et pas seulement à cause de son ancienne proximité avec Dolto). Ce que je trouve courageux à l'âge que nous avons. Il faut aussi citer Jean Clavreul qui me regardait, d'un regard éloigné et amusé, me débattre à l'orée de cette tentative d'élaboration, alors que l'on m'avait contraint d'entrer en contrôle avec lui, pour pouvoir intégrer l'École Freudienne de Paris. Ce sont les seuls. Et pourtant j'ai persévéré. Et encore maintenant. Sans doute grâce, ou à cause, de Marie-Laure Salviato et de sa détermination. Sans elle j'aurais renoncé après la parution de mon premier opus. Et si je continue, c'est toujours grâce à elle et sa passion pour la psychanalyse structurale en extension. Elle tient à lui donner un avenir. Alors que moi non : je trouve cela vain. Sachant que les chances que cela se produise sont tout à fait infimes. La tentation d'abandonner a été, à plusieurs reprises, très forte. Chaque fois elle m'a relancé. Cela tient à l'affection très profonde que je lui porte et à rien d'autre. Je n'ai aucun attachement pour mon travail et ne tiens à aucune postérité. Je regrette seulement le rejet d'Espace pour ceux qui persévèrent dans la voie de la psychanalyse structurale.

Après ce trop long exergue, que je n'ai pas prononcé comme je l'ai écrit aujourd'hui, il me semble que l'on peut maintenant reprendre le cours du séminaire, là où je l'ai laissé. Avec une certaine sérénité. D'autant que pour moi il n'y a pas d'enjeux, ni personnels ni sociaux. Seulement un respect pour ceux qui se sont engagés dans cette voie. Quoi qu'eux je ne les considère pas comme une « postérité » éventuelle. Mais simplement, ici et maintenant, comme membres d'un collectif, aussi restreint soit-il, qui tentent d'inscrire la psychanalyse structurale dans leur pratique et dans leur vivre. C'est essentiel. Même si la psychanalyse perdure au-delà de ma présence il ne s'agit pas pour moi d'une illusoire survie dans une œuvre. S'il n'y avait que moi, elle pourrait disparaître en même temps que moi. Je ne vois ni inconvénient ni aucun regret préventif. D'autres de mes inventions concernant le design ou l'anthropologie entrepreneuriale ont déjà disparu sans que j'en éprouve une quelconque amertume. En les élaborant, je me suis diverti et j'espère que d'autres avec moi se sont aussi un peu divertis. Là est l'essentiel.

Dans le dernier séminaire, je terminais en évoquant ce que je n'avais jamais fait explicitement, que la subjectivation n'était pas seulement affaire de phonèmes. Même si l'appareil psychique, et son développement sont d'essence essentiellement langagière. Si je reviens à cela c'est que, d'une part, la constitution d'un thésaurus de phonèmes, et leur phonation, ne suffisent pas à faire émerger l'éprouvé d'une présence subjective intrinsèque et singulière ni à constituer une fonction subjective inconsciente permanente. Et d'autre part le registre sémiotique phonématique n'est pas le seul ensemble d'éléments sémiotiques engendré par l'appareil neuro cérébral. J'ai fait apparaître que le registre musical était aussi constitué comme un système sémiotique qui s'est actualisé d'abord en vocalisant et que sans cette capacité de vocaliser il n'y aurait pas à proprement parler de phonèmes. **Pour qu'il y ait phonème, il faut qu'un élément discret phonétique soit chanté.** Bien sûr c'est une évidence puisqu'on situe l'émergence subjective de la capacité à vocaliser. Mais il valait mieux

l'expliciter théoriquement. Cela manquait à la modélisation structurale de l'appareil psychique. On peut le dire non plus métaphoriquement : **la capacité musicale est à l'origine de la subjectivation.**

## DE LA MUSIQUE AVANT TOUTE CHOSE

Les poètes disent des choses tout à fait fausses, mais qui se révèlent, malgré eux, tout à fait exactes. Verlaine, lui, pensait que dans le poème il fallait faire chanter les phonèmes dans les mots. Beaucoup de poètes y croient encore. Quand j'emploie cette citation, il faut la prendre littéralement. Avant toute chose (objectale) il y a la musique (qui permet et atteste du subjectif) parce qu'elle catalyse la phonétique en phonématique. Mais une fois cette fonction originaire remplie on peut se demander quelle est l'utilité psychique de la musique.

Pour répondre à cette interrogation, il faut repartir de ce qu'il en est de cette subjectivation psychique. Il est habituel de dire que cet évènement signe la sortie de la confusion perceptive et la constitution d'un dedans et d'un dehors en ce qui concerne le corps. Quoique ce terme ne soit pas pertinent : il vaudrait mieux parler de constitution d'une unification organique. Pour qu'il y ait corps, il faut que le registre imaginaire sémantique soit advenu. Il y a constitution d'un clivage interne où les fonctions neuronales adaptatives archaïques de perception active et psychique se clivent. Ce qui permet au nourrisson, entre autres, de ne plus être submergé par les fantasmes terrorisants génétiquement programmés. « *Je est un autre* » dit le poète. Ce qui n'est pas tout à fait pertinent. « **Je** » n'est pas un autre. Et n'a pas d'autre. **Même sous l'avatar du Grand Autre. Il est Ex-Sistant. Sans être un autre.** Naccache considère, à raison, que la théorie freudienne rend compte du fonctionnement du conscient et du préconscient, pas de l'inconscient. Je dirais plutôt que la théorie

freudienne, en postulant la boîte noire de l'Inconscient dont elle ne théorise rien, élabore quelque chose autour de la conscience de la conscience et des avatars et des mécanismes qui l'affecte. Son inconscient ne se différencie pas de son préconscient quoiqu'il dise que le préconscient ne soit pas l'inconscient. Son inconscient est le symbolique sémiologique. Mais à un registre symbolique qu'il attribue à des effets particuliers (rhétoriques) de langue. Et ce qui apparaît dans la langue (pour Lacan sous la forme du signifiant) est, quoiqu'insu, préconscient. Comme si la fonction subjective d'être au monde, que les vocalisations actualisent, anticipait la venue, plus tard, de la conscience réflexive. Cet accès à la vocalisation phonématique (qu'il y a des années je qualifiais de « chant freudien ») actualise en effet une manière d'un être au monde « réel », mais pas pour autant consciente d'elle-même. C'est ce que la psychanalyse structurale repère comme étant le registre « inconscient ». **Ex-sister n'est pas un fait du conscient ni du préconscient.** C'est le premier éprouvé qui s'impose comme psychique d'où découle (dans le sens premier de ce qui s'ensuit par développement « naturel ») la possibilité de la préconscience (non réflexive) puis de la conscience (réflexive) d'être au monde. L'Ex-sistence est. La non Ex-sistence n'est pas ! Où l'on retrouve la certitude parménidienne « *ce qui est, est, ce qui n'est pas, n'est pas* », qui exclut toute référence à une cause antérieure et donc à une instance extérieure (métaphysique) qui en serait le démiurge. Il y a chez Parménide la même intransitivité qu'il y a dans la psychanalyse structurale quand il s'agit de l'avènement de l'instance subjective. Le sujet Ex-Siste ou n'Ex-Siste pas.

On peut considérer que l'avènement du Sujet, par la vertu d'une programmation génétique d'accès à l'aptitude phonématique (mais pas seulement) que la psychanalyse structurale conceptualise, n'est pas seulement un écho à la certitude parménidienne « d'être » (qui dans sa formalisation ne nécessite pas le retour réflexif que l'on trouvera chez Descartes). **Ex-sister, qui consiste à s'éprouver comme entité organique close et séparée, précède le ressenti « d'être ».** Être s'est ressentir

psychiquement (ou constituer dans la langue) cet éprouvé d'Ex-sistence (originaire) qui nous fonde en « Sujet (inconscient) humain ». L'Éprouvé d'Ex-Sistence subjective (Inconscient) précède le ressenti d'être moiïque (celui de la philosophie). La psychanalyse structurale apporte la preuve de la justesse de l'intuition pré-philosophique de Parménide et en donne une explication métapsychologique. On pourrait dire que Parménide, dans sa formulation péremptoire, anticipe la théorie du Sujet de la psychanalyse. Un indice concordant de cette anticipation est sa manière d'aborder la question du temps (dans son rapport à l'être) sous l'angle d'un temps suspendu. En d'autres termes qui ne passe pas. À l'inverse d'Héraclite qui définit le temps comme s'écoulant inexorablement. La théorie psychanalytique structurale complète la pensée parménidienne de l'être au monde. La psychanalyse structurale, si l'on peut dire, apporte la preuve de la justesse de l'intuition parménidienne et en donne un fondement métapsychologique. Mais la philosophie a détourné cet « évènement » parménidien en faisant une élaboration ontologico-métaphysique que seul Heidegger a tenté de surpasser et de subvertir. Chez Heidegger le temps de l'être est d'être toujours présent maintenant (Dasein). Ce qui n'est pas faux, mais pas tout à fait exact. **Le toujours présent maintenant qu'il attribue à « l'être au monde » est celui de l'instance subjective qui en permet le ressenti moiïque.** On pourrait reformuler la sentence sartrienne (*chez l'homme, l'existence précède l'essence*) en la renversant : **le sujet Ex-sistant précède l'être moiïque.** Les étants, la suite des étants, s'inscrivant dans le temps chronologique qui passe et mène à la mort. *D'où L'être pour la mort.* Quand je dis qu'il y a « évènement » dans l'énonciation par Parménide de son opposition primordiale entre « être » et « n'être pas » je veux dire que son énonciation n'est pas conceptuelle. Elle énonce un fait psychique. Et seule la poésie permet cette énonciation radicale. Car comment penser un évènement psychique « hors sens », c'est-à-dire non seulement hors la langue, mais aussi antécédant à la langue, avec les moyens du discours sémantique. Même si ce discours sémantique, grâce à la mise en œuvre prévalente de la pensée productive, tente d'en dire quelque

chose grâce à sa rationalité « objectivante ». Seule l'approche « modélisante », tout aussi rationnelle et objectivante, peut tenter d'en rendre compte métapsychologiquement et non pas ontologiquement ni métaphysiquement.

Mais ce rappel est insuffisant pour justifier la nécessité de ce chant freudien phonématique pour qu'advienne l'instance subjective inconsciente. Il faut s'y colleter autrement. Il faut inscrire ce phénomène dans une perspective phylogénétique transespèce. Éthologique aussi. Dans la plupart des espèces animales, les signaux sonores, modulés en plusieurs fréquences (chez les oiseaux en particulier) ont une fonction générique de signaler (et non pas de signifier) la présence d'un congénère aux autres congénères de la même espèce ou à des individus d'autres espèces. Ce peut-être aussi une manifestation territoriale de possession, un appel au regroupement ou encore un signal d'alerte adressé aux congénères de son groupe pour assurer leur sauve garde<sup>3</sup>. On pourrait penser que cette fonction adaptative instinctuelle de communication et génétiquement programmée, a été transformée chez les espèces Homo. L'aptitude linguistique s'inscrit dans une continuité de l'aptitude à la communication sonore des autres espèces animales. Héritée, on peut en faire l'hypothèse, d'un passé encore « animaliter » des espèces antérieures issues de la bifurcation d'avec les grands singes, nos cousins. Tout se passerait comme si la possibilité sonore de « signaler » se transformait en aptitude à « s'éprouver ». Éprouver, dans un premier temps, son Ex-Sistence à soi-même et de la faire entendre aux autres. Avant de pré signifier dans la protolangue puis de faire signification dans la langue. D'abord l'éprouver d'Ex-sistence et ensuite l'imprégnation de cette Ex-Sistence quand l'émission vocalique (harmonique) lui fait retour auditif. Comme de l'extérieur. Ce retour transforme cet éprouvé primordial en phénomène « psychique » originaire. Subjectivisation ai-je dit. C'est cet avènement de la fonction subjective psychique qui signe la disparition de la capacité instinctuelle d'effectuation adaptative

---

<sup>3</sup> *Manière d'être vivant* Baptiste Morizot Actes Sud

et l'avènement d'une autre capacité adaptative propre à l'espèce Homo qu'est la constitution de l'appareil psychique. Mais il y aurait éprouvé d'Ex-Sistence que du fait que les phonèmes sont chantés. Ou comment un signal sonore chanté produit ultérieurement, en retour, une voix humaine dont la parole et le chant sonneraient dans l'espace pour interpeller d'autres humains. Les mères ne s'y trompent pas - et ceux qui fréquentent les nourrissons - qui sont souvent entraînées à vocaliser à l'unisson avec leur nourrisson. Ensemble ils se risquent parfois à des modulations et des variations comme de « concert ». Instauration d'un lien subjectif qui s'avère, quelquefois, inaltérable. Fondamentale. Et hors « relation ». Manifestation de présence séparée et distincte et pourtant singulièrement liées. Dans ces moments on ne fusionne pas, on trame un lien « harmonique » subjectif. S'anticipe, sans doute, et s'affirme dans ce duo, une nécessité musicale à venir. Non pas pour autant que le don musical serait échu à tous, universel, loin s'en faut. Tous musiciens est une idéologie que l'on pourrait qualifier d'idéalisant et qui va à l'encontre de l'utilité, de la nécessité sociale, que la musique a dans la réalité. Peu seront musiciens. Mais la musique reste, à cet instant de la démonstration, par hypothèse, indissociable de l'humanité de l'homme.

Cette phase relativement courte, mais cruciale, débouche sur ce qu'il est convenu d'appeler « babillage ». L'expression vocale de ce babillage est d'une autre nature que les phases « mélodique » du gazouillis et « harmonique » des vocalisations où s'exprime le timbre. La dimension musicale de ces émissions vocales nouvelles s'est comme évanouie. Ce babillage privilégie et anticipe le mode et le rythme qui seront ceux de la vocalisation parolique d'un énoncé discursif dans la langue. On retrouve ce mode pré linguistique chez certains TED. De pseudo mots dénués de signification engrenés les uns après les autres auxquels manquent les modulations musicales antérieures du gazouillis et des vocalises : un baragouin. Pas du « comme si » que les psychologues ne manqueront pas de qualifier en en appelant à l'imitation. Pseudo

paroles organisées comme un discours dénué de significations qui préfigure le mode moïque d'utilisation de la langue sans aucune instance moïque advenue. Initialisation d'un programme à venir bien plutôt qu'un « comme si » imitatif. Le nourrisson n'imité pas les adultes. Son appareil psychique continue de s'autoorganiser épigénétiquement non linéairement et déclenche des phases d'organisation de l'aptitude linguistique. Préforme et rythmes qui se retrouveront ultérieurement dans l'énoncé phonique de la langue. Forme, structure, rythme, sans signification, qui préfigure l'organisation future du discours.

Ce qui est remarquable dans cette phase d'auto-organisation du babillage c'est qu'il apparaît que la capacité musicale, qui permet la subjectivation, non seulement ne soit plus nécessaire à son avènement, mais inutile. Je dirais même *persona non grata*. Tout se passe comme si les « harmoniques » musicales n'avait plus de pertinence. On peut même dire que si elles perduraient la mise en place du babillage serait impossible. On voit certains TED bloqués à cette phase. Elles empêcheraient la configuration, à partir des lettres de présignifiants symboles, de se constituer en protolangue (pidgin). Ce qui interdirait, conséquemment, à la langue syntaxique d'advenir. **Comme si la capacité d'expression musicale, parce qu'elle est irrémédiablement hors sens et n'atteste à cette phase que de la présence subjective, devait être écartée pour permettre à l'enfant d'accéder aux présignifiants symboles de la protolangue puis aux signes de la langue et aux direx de la signification et du sens.** Accès aux signes qui, grâce à l'apparition du module syntaxique génétiquement programmé, combine alors les mots grammaticalement pour constituer un discours et signifier. On pourrait dire qu'après avoir joué sa « partie musicale » dans l'actualisation subjective, et concomitamment d'avoir contribué à l'apparition des lettres puis des présignifiants symboles, l'expression vocalique harmonique n'était plus *persona grata* dans la structuration et le fonctionnement de l'appareil psychique. Elle n'aurait ni destin, ni nécessité. Il n'en est rien. Cette dimension vocalique va avoir

un autre avenir après celui dévolu à l'émergence de la capacité linguistique. Cette capacité vocalique (harmonique), alliée à la capacité mélodique déjà anticipé dans le gazouillis, va avoir un autre destin. Définitivement autonome et déliée de la performance et de la compétence linguistique.

On doit en conclure, en effet, qu'il s'opère alors une séparation radicale entre ces deux capacités qui mettent toutes deux en jeu l'émission et la perception des sons. Cette bifurcation va déterminer deux univers sonores qui vont avoir chacun un développement et une utilité propres. La vocalise, qui s'élaborait grâce à la confusion du son « pré linguistique » et du son « prémusical » en se déliant, fait émerger deux entités différenciées le phonème d'une part et le sonème d'autre part (pour reprendre la proposition conceptuelle de Lévi-Strauss). Ils ne coïncideront plus jamais. Il y a déliaison. Déliaison qui entraîne la constitution de deux univers propres. Celui des sons appelés à s'organiser en langue ; celui des sons appelés à s'organiser en musique. Ils ne sont pas de même nature. Il faut donc d'abord conceptualiser ce qui les différencie. Je rappelle qu'à ce moment de la vocalisation, qui fait suite à l'émission des cris et aux gazouillis, cette émission phonatoire complexe fait retour et est perçue auditivement par celui qui l'émet comme si cet événement sonore venait d'ailleurs. Comme d'un Grand Autre dirait Lacan métaphoriquement et mythologiquement. Cet événement détermine une bifurcation structurale essentielle qui permet à cette auto-perception de transformer un éprouvé confus en deux ressentis distincts. :

- D'une part les traits discrets phonatoires issus de l'aptitude au langage parce qu'ils font retour s'avèrent alors véritablement « phonème » et se constituent en un système restreint fermé. Et l'effet de ce retour vocalique entraîne la transformation en « lettre ». La lettre, dans cette acception, permet l'organisation structurale du registre sémiotique langagier. Elle permet

l'opposition formelle (mode de relation entre deux phonèmes) de ces traits discrets phonématiques et la constitution d'un registre ou d'un ordre. La concaténation des lettres génère pour chacune d'elles une « valeur » du fait de sa différenciation de perception d'avec toutes les autres. Chacune « vaut » en soi parce que, du point de vue de l'éprouvé sonore, elle est unique et se différencie de toutes les autres. Et c'est ici que nous retrouvons Saussure. La lettre est pour la psychanalyse structurale la plus petite unité linguistique qui permet la constitution du présignifiant symbole ultérieur. Transformation nécessaire pour passer d'un pur système d'information shannonien phonématique **isolé** (subjectif pour la psychanalyse structurale) en un système **fermé** constitué de présignifiants « symboliques » formés d'agglomération de lettres préalable à la structuration d'un véritable système **ouvert** de communication qui signe l'avènement de la conscience de soi, d'autrui et du monde. Et la possibilité unilatérale d'agir sur eux non pas péremptoirement, mais dans la toute-puissance. Laquelle précède la structuration, grâce à l'apparition du module syntaxique neuro cérébral, de la langue à partir de signes constitués de signifiants et de signifiés (système ouvert) et l'avènement de la conscience de la conscience.

- Cet événement opère le même effet de structuration, parallèlement, sur l'actualisation du registre musical. Étant entendu que l'on postule qu'il s'est constitué précédemment un thésaurus de sons musicaux, post naissance par quasi-imprégnation là encore, à partir des sons en usage dans la culture qui a vu naître l'enfant. Thésaurus de traits discrets musicaux qui au moment des vocalisations prennent la consistance de « sonèmes ». Lesquels sonèmes sont eux aussi transformés en « notes » par la vertu du retour et des effets musicaux que les vocalises recèlent. Ces sonèmes sont immédiatement ressentis par anticipation, comme des « notes ». Ils seront notes quand ils seront nommés

dans la langue. Les notes à ce moment sont de nature physique « harmonique ». C'est dire qu'à la différence des lettres, issues des phonèmes, elles ne se distinguent pas par leur « valeur » oppositionnelle intrinsèque, mais par leur différence de hauteur « vibratoire ». Elle reste à jamais de l'ordre de l'information. C'est cette différence de nature qui fait que cette bifurcation est irrémédiable : sans retour.

On voit que la capacité à vocaliser déclenche un quasi-phénomène de catalyse qui cristallise et dichotomise le registre linguistique et le registre musical constitués chacun à partir d'unités sonores spécifiques.

La musique, dans cette perspective, est constituée comme un pur système d'information et le reste à jamais. Il n'y a donc rien de commun, hormis qu'ils s'actualisent tous deux avec l'évènement vocalique, entre le système linguistique et le système musical, et ce malgré leur « ressemblance » phénoménologique apparente (Jakobson l'avait déjà abruptement dénoncé). Il faut noter que le système musical ne se transforme pas, comme le système proto linguistique, avec l'irruption chez Homo sapiens moderne du module syntaxique. Il n'y aurait pas « sémantisation » de la musique telle qu'elle s'avère dans le registre linguistique. Et la musique restera à jamais hors imaginaire. Et ces deux systèmes, quoi qu'ayant une origine commune la possibilité neuro cérébrale à produire intentionnellement des sons et de les structurer en système et quoique tous deux soient impliqués dans l'émergence de l'appareil psychique, n'auront plus jamais la même « utilité ». C'est dire qu'il est illusoire, et impertinent, de tenter à partir de la fonction de la langue de retrouver si et comment la musique remplit cette même fonction de signifier et de comprendre. Un système d'information ni ne communique ni ne participe à la cognition et à l'intelligibilité du monde. **La musique s'adresse exclusivement à « l'entendement » de l'appareil psychique.** À son fonctionnement et à sa dynamique. C'est l'actualisation d'une

aptitude neuro cérébrale innée qui contribue à l'ontogenèse de l'appareil psychique et qui persiste et se complexifie pour « rendre compte » de l'existence et de la fonction psychique. Il est vrai que cette complexification, quand il s'agit de musique savante, semble faire appel à la capacité réflexive moïque. Donc de la langue. Tant pour composer que pour interpréter. Mais la connaissance consciente des règles de composition et d'interprétation ne suffit pas à expliquer pourquoi la musique fait « œuvre ». Mozart composait à quatre ans alors qu'il n'avait aucune connaissance consciente des règles de composition. Verdi a appris l'harmonie juste avant d'écrire Falstaff qui est un de ses derniers opéras et sans doute pas le meilleur. Ce qui indique qu'il faut des dispositions d'organisation à la fois neurocérébrales et psychiques particulières avant toute « connaissance » ou « savoir » musical.

On peut risquer une hypothèse : la musique serait synchrone avec le fonctionnement et la dynamique de l'appareil psychique. Elle en serait le miroir Et cette « synchronie » serait la seule utilité adaptative de la musique. Cela exclut définitivement toute correspondance de la musique à la langue. Mais aussi toutes les autres attributions fonctionnelles qu'on lui plaque. En particulier, comme je m'en suis déjà expliqué, de n'être qu'une simple activité ludique distractive dont le but serait de motiver les circuits neurocérébraux de la récompense afin de procurer du « plaisir ». Des distractions les hommes en ont des milliers qui sont en général éphémères et différentes selon les cultures et les époques. Aucune n'est universelle et permanente depuis que les espèces Homos sont apparues. L'autre lieu commun est de lui affecter de produire de la « beauté » ineffable en faisant comme si « la beauté », le beau, était un besoin voire une nécessité vitale pour l'homme. Ce qui est loin d'être le cas. En tout état de cause, il y a des œuvres musicales qui ne sont pas « belles » ni même « agréables ». Elles n'en restent pas moins des œuvres. Voir des chefs-d'œuvre. Il vaut mieux faire l'hypothèse que la musique est une prime expérience du « Penser ». Penser qui, comme on le sait, est anobjectal. Il faut donc s'en convaincre la musique

n'a aucune utilité adaptative pragmatique. Si elle a une utilité fonctionnelle c'est sans doute du côté de la reprogrammation permanente de la structuration psychique qu'il faut en faire l'hypothèse. Mais affirmer cela péremptoirement ne dit ni pourquoi ni comment : utilité de synchronie et de reprogrammation. **Comme si la musique se rapprochait dans son utilité fonctionnelle des rêves stochastiques et des rêves moïques.**

Par ailleurs, ce développement sur la séparation radicale de la musique et de la langue oblige à conclure que le registre sémiotique (subjectif) de l'appareil psychique n'est pas constitué originellement de phonèmes, mais aussi de « sonèmes ». C'est dans cette configuration « phonèmes » / « sonèmes » que l'évènement « présence subjective », à soi-même adressée et aux autres, prend corps et s'implante comme fonction psychique humaine. Mais si cela en dit sur sa fonction originale, cela n'explique en rien pourquoi la musique perdure. Une fois rempli son rôle éphémère, dans l'émergence et la fondation de l'appareil psychique, elle pourrait s'éteindre (le thymus disparaît dès que la croissance est atteinte). Pourquoi perdure-t-elle et s'avère-t-elle synchronie avec le fonctionnement de l'appareil psychique arrivé à sa maturation de survie ou de vie ? Et à quels effets cette synchronie est-elle destinée ?

L'enseignement que l'on peut aussi tirer de cette démonstration où est théorisée la complémentarité nécessaire de l'aptitude linguistique et de l'aptitude musicale dans la genèse de l'appareil psychique et de leur autonomie ultérieure, est que le registre sémiotique ne se fonde pas uniquement d'entités phonématiques linguistiques puisqu'il se constitue à la fois de phonèmes et de sonèmes. De fait la sélection d'éléments unitaires primaires par opposition pour constituer des éléments structurés fonctionnels ne se limite pas aux phonèmes et aux sonèmes. Si on admet qu'avant tout un organisme vivant se structure comme un système d'information global. Depuis Shannon, et la biologie moléculaire, cela semble admis. C'est dire que toute activité

produite par l'appareil neurocérébral pour produire ces systèmes adaptatifs, ne peut échapper à cette loi de sélection par opposition binaire (ce que l'ethnologie structurale repère comme principe paradigmatique organisationnel symbolique des activités humaines sociales) en système isolé (Darwin implicitement pensait que la musique était un système isolé), fermé ou ouvert pour paraphraser les lois de la thermodynamique. Ce constat implique que si l'appareil neurocérébral se structure d'abord et essentiellement comme un système d'information alors on peut faire l'hypothèse que tous les systèmes perceptifs neurocérébraux se structurent aussi comme des systèmes d'information dénués de sens et que puisqu'ils se structurent à partir d'un thésaurus d'éléments primaires (plus petite unité d'information visuelle, sensorielle, olfactive, gustative comme le phonème et le sonème) et qu'à ce titre ils participent eux aussi au registre sémiotique de l'appareil psychique. Cette hypothèse est nécessaire si on a l'ambition de modéliser et d'articuler théoriquement d'un point de vue anthropo métapsychologique l'ensemble des Arts. Quoique selon toute vraisemblance, due aux connaissances paléolithiques actuelles, les autres arts n'apparaissent qu'avec la modification de Fox p2 il y a quarante mille ans et donc avec la capacité syntaxique acquise par Homo sapiens moderne. Ils s'inaugurent donc de la possibilité de « représentation visuelle » imaginaire que la langue permet. Cette dernière remarque nous permet de revenir à la spécificité de la musique par rapport aux autres arts. Puisqu'elle naît concomitamment avec la structuration de l'appareil psychique, **Elle s'avère essentiellement sémiotique**. Tout au moins dans son origine et son émergence. À ce titre elle ne procède pas et ne peut procéder de l'imaginaire. C'est pourquoi elle ne dit rien, n'exprime rien, ne représente rien au sens superstructurel superficiel et banal de ces termes, comme la langue le fait. Ce qui ne veut pas dire pour autant qu'elle ne « dit rien », « n'exprime rien » ou qu'elle ne « représente rien ». Elle le fait dans un autre registre. Mais pas comme la langue du côté communicatif / cognitif. Elle donne à entendre autre chose est d'une autre

manière. La musique participe du « Réel ». Elle parle donc le registre inconscient ou elle l'actualise.

Mais s'en tenir à l'actualisation de la voix par la musique n'est pas suffisant pour la définir. Comme je l'ai évoqué, les vocalises ne concernent que l'aspect « harmonique » de cette émission sonore particulière. La dimension harmonique de la voix est sans doute essentielle. Mais cette dimension n'est pas suffisante pour qu'il y ait musique véritable. Dans les vocalises primordiales, ne se manifeste que ce qu'il m'est arrivé par ironie et antiphrase d'appeler « le chant freudien » manière de faire entendre que l'inconscient n'est pas ce que Freud prétendait qu'il soit (lieu du refoulement primaire et secondaire), mais avait à voir avec ce que la voix a de fondateur dans l'émergence du Sujet comme inconscient, mais toujours présent. Ce qui dit comme ça évoque quelque chose, mais ne prouve rien. Pour aller plus avant il est essentiel de faire retour à ce que la musique est. D'abord reconnaître que les vocalises ne sont pas « mélodiques ». Elles ne s'agencent pas comme un air. Elles sont « harmoniques » au sens physico auditif du terme. En effet on sait qu'un son émit par la voix ou certains instruments (à l'exception des instruments à percussion) produit une note d'une certaine hauteur vibratoire. Cette note est dite fondamentale. Par exemple le « la » qui aujourd'hui équivaut mondialement à 440 Hz. Mais cette note fondamentale génère, en même temps qu'elle est émise, des sons complémentaires nommés « harmoniques ». Ils sont, du point de vue vibratoire, des multiples de la hauteur de celle dont procède la note fondamentale : l'harmonique de rang deux sonne à  $440 \text{ Hz} \times 2 = 880 \text{ Hz}$ , l'harmonique du rang trois sonne  $440 \text{ Hz} \times 3 = 1320 \text{ Hz}$ , etc... Jusqu'à la limite de l'audition humaine. Les harmoniques sont perçues, mais pas consciemment identifiées. Disons qu'elles sont préconscientes. Une personne ayant l'ouïe absolue nommera la note fondamentale, mais pas les harmoniques quoiqu'elle le pourrait. Cet ensemble de sons harmoniques complexes inscrit la vocalise dans une dimension de simultanéité (plusieurs sons en un). **C'est cette**

simultanéité qui instaure dans l'appareil psychique la dimension synchronique propre au registre subjectif inconscient. Le Sujet (Inconscient, dans le sens restreint de non « identifiable » c'est-à-dire n'ayant aucun rapport avec l'identité comme le disait Leclaire), puisqu'il s'actualise d'un éprouvé synchronique persistant (toujours présent maintenant) d'être au monde, se fonde et s'instaure, dans l'appareil psychique, de cette capacité harmonique : de la note et de ses harmoniques. À ce moment vocalique l'éprouvé d'Ex-Sistence et de présence au monde est d'abord « autistique ». Comme isolé si on reprend la métaphore chapardée à la thermodynamique. Il est autocentré et prémice d'une radicale autonomie, pouvant aléatoirement advenir, comme si le sujet était coupé du monde. Ou bien plutôt comme si le monde prenait consistance par défaut ou par opposition à cette instance subjective. Pour le nourrisson qui sort de la confusion originaire le monde s'avère alors, mais comme n'ayant aucune incidence ni même réalité extérieure appréhendable par lui. Il y a indéniablement un dedans et un dehors, mais le dehors reste ignoré. Il y a certains musiciens de génie, Gould, Sokolov entre autres, qui interprètent les œuvres de ce lieu psychique là. Tout cela pour dire que sans cette intrication phonématique / sonématique le registre sémiotique ne s'établirait pas comme fondement de l'appareil psychique dans cette dimension du temps vécu particulier qu'est la « durée ». **La durée est fille de la synchronie et c'est l'avènement harmonique vocalique qui l'instaure.** Cette dimension synchronique est aussi essentielle (l'harmonie ou la science des accords) dans l'Art musical, mais n'est pas suffisante pour la définir. Deux autres dimensions lui sont nécessaires : la mélodique et la rythmique. On doit faire l'hypothèse que les vocalises non qu'un effet rétroactif de présence autonome (dont le bébé n'a pas les moyens) singulière qui signe la séparation du psychique et du neuro cérébral représenté par les fantasmes endogènes de morcellement et de déchirement organiques (relire les chants de

Maldoror<sup>4</sup>) et du monde environnant. Sortir de la confusion à la fois des productions mentales génétiques programmées et du chaos du monde environnant. Mais il serait impropre de penser qu'à cette phase la réalité extérieure se constitue et qu'elle devienne perceptible et identifiable. Le monde extérieur est seulement mis à distance sans qualité perceptible que ce soit : ni persécutant ni bienveillant. Neutre pourrait-on dire ou indifférent. Mais pas absent. Ça ne durera pas. Mais il y a toujours interactions. À cette phase le nourrisson ne sort pas du système isolé subjectif que je viens de décrire. Mais il en restera quelque chose d'intact qui spécifie l'autonomie. Ce qui justifie cette affirmation « au sujet ni autre ni semblable ». Ni chose ni a-chose.

Comment en sortir ? J'avais évoqué que ces vocalises étaient reprises, quasiment au moment où elles se produisent, par la mère ou d'autres adultes tutélaires proches. On peut alors considérer que se met en place une esquisse de duo. Mais un duo particulier qui, comme je viens de le rappeler, ne se structure pas comme une relation ou un dialogue entre deux semblables. De semblable, à ce moment, il n'est pas question pour le nourrisson. Et, de plus, cette interaction vocalique ne se présente pas comme encore mélodique. Elle reste toujours dans le registre harmonique. Et même les modulations que l'adulte tutélaire peut proposer à la perception de l'enfant ne relèvent pas de l'esquisse du mélodique, mais bien plutôt de l'esquisse de ce qu'il en est de ce qu'on repère dans la musique savante comme accord. On est donc toujours dans l'ordre de la synchronie et de la présence toujours présente maintenant. À deux. La novation que cette configuration pré musicale propose, c'est l'esquisse de ce qui s'avérera plus tard comme rencontre « intersubjective » dont le lien social se trame. C'est pourquoi il m'arrive de dire que le lien qui unit et sépare tout à la fois le nourrisson d'une mère « véritable » (réelle) tient en quelque sorte de la passion et non pas de l'amour objectal. Et d'aucune ambivalence. Lien parfois indéfectible sans que

---

<sup>4</sup> *Les Chants de Maldoror* est un ouvrage poétique en prose écrit par l'auteur français-uruguayen Isidore Ducasse sous le pseudonyme de Comte de Lautréamont entre 1868 et 1869.

pour autant il relève de la dépendance. Pour faire image, il y aurait alors lien entre deux subjectivités isolées. Ce qui semble un paradoxe. La mère Ex-Siste pour le nourrisson par sa voix, mais pour autant elle ne lui est rien du point de vue de la relation préobjectale ou objectale. Elle Ex-Siste, mais « n'est pas » pour lui. Les mères et les adultes en général s'y trompent, car pour eux il y a déjà relation objectale. Et amour : ils s'aiment ! Pour le nourrisson il y a reconnaissance de l'Ex-Sistence d'un « Autre » (pour faire lacanien) incarnée dans la voix de la mère et son regard. Car dans ce duo, le retour de la voix n'est pas seulement celui du nourrisson lui-même, comme quand il vocalise seul cela suffit à instaurer l'instance subjective, mais ce retour est doublé par celui que la mère lui destine. Remarque bien utile, je suppose, aux psychanalystes qui conduisent les cures d'enfant TED. Au fond ce lien participe du même processus neurologique inné et il est la suite logique de celui qui a permis antérieurement à la sélection des phonèmes (in utero et dans les deux mois après la naissance). À ceci près qu'il y a eu phénomène inverse de celui dont procède la sélection des phonèmes in utero. Dans cette occurrence, ce sont les phonèmes émis par la mère qui sont sélectionnés, mémorisés et repris. On peut considérer que le nourrisson, dans son processus « d'imprégnation », est passif. C'est la mère qui est active. Elle parle, non pas au nourrisson, mais à la cantonade. Dans la mise en place de vocalises partagées, c'est le nourrisson qui est à l'initiative et qui les adresse à la cantonade. La mère les reprend « passivement » (à l'identique) pour les lui restituer. Elle n'est véritablement active que quand elle se risque à des variations, des modulations ou se risque à introduire d'autres sonèmes issus de son registre musical. Par ce fait elle redevient active et provoque à nouveau le nourrisson à l'imprégnation. Le lien social (hors sens) précède donc la relation. Reste que cet évènement d'intersubjectivité ne permet pas d'accéder véritablement à la réalité du monde. C'est une étape nécessaire, mais pas suffisante. Mais cette espèce de duo subjectif n'est pas sans effet sur l'être-au-monde psychique du nourrisson. Si on reprend la métaphore de la thermodynamique cela permet à l'appareil psychique de passer d'un

régime de système isolé (pas d'échange, en thermodynamique, de matière ni d'énergie ; pour nous pas d'échange, ni d'information (sonème), ni de présignifiant), au régime d'un système psychique fermé (pas d'échange de matière, mais des échanges d'énergie ; pour nous pas d'échange de présignifiants, mais des échanges d'informations/ sonèmes). C'est une des étapes intermédiaires qui permet à l'appareil psychique d'accéder ultérieurement au régime d'un système ouvert (pour cela il faut une constellation d'instances prémoïques et moïques). C'est la dernière fonction du sonème dans l'ontogenèse de la structuration de l'appareil psychique.

Quant à la phase de babillage, qui suit la phase vocalique, et qui se caractérise par l'abandon de la dimension « musicale harmonique », on peut penser qu'elle est le résultat d'un processus onto génétique de structuration qui permet la concaténation de pseudo lettres avant que celles-ci, dans la phase ultérieure, ne s'agrègent en pré signifiants symboles. Ce qui inaugure cette phase de babillage, c'est l'entrée dans la diachronie. Elle présente comme « intention » para discursive avant la lettre et prépare l'avènement de l'instance du Moi Idéal. C'est une transition et un passage. En effet cette phase de babillage diachronique ne bénéficie pas d'une instance psychique spécifique et relève encore du registre sémiotique sous l'égide de l'instance subjective. Mais elle est orpheline de la dimension synchronique « des vocalises » qui a permis son apparition. Elle préfigure, dans son rythme et dans sa forme, l'organisation discursive qui apparaîtra au moment de l'avènement du module syntaxique qui permet la grammaire et l'organisation des mots en phrases grammaticales signifiantes. Elle anticipe la capacité de l'appareil psychique naissant de passer d'un système fermé à un système ouvert sous l'égide des constellations moïques (Moi Idéal, Surmoi, Idéal du Moi, Moi). Bien sûr tout cela a déjà été décrit et modélisé dans mon premier opus. Mais sans l'introduction, dans la philo ontogénèse de l'appareil psychique, de l'incidence et du rôle de l'aptitude musicale et des sonèmes dans l'émergence de l'instance subjective.

Si on revient à la musique, on est alors en mesure d'entrevoir en quoi elle peut être utile non plus seulement dans la mise en place de la structuration de l'appareil psychique, mais aussi dans son fonctionnement et sa transformation permanente au cours de la vie. Si on repart de cette ontogenèse de l'appareil psychique on s'aperçoit que si, par ailleurs et indépendamment de l'aptitude musicale, l'aptitude linguistique et sa structuration issue d'une programmation génétique innée ne débouchent pas sur la mise en place des capacités successives, l'aptitude musicale aurait eu toutes les chances de ne pas pouvoir s'actualiser en véritable musique : la sélection des sonèmes et leur vocalisation, même dans le colloque singulier avec un adulte tuteur, n'y suffiraient pas. Une concaténation d'accords ne fait pas de la musique. Ou en d'autres termes : si la dimension harmonique synchronique (les accords) semble insuffisante pour qu'il y ait véritablement « musique » (et non plus code sonore c'est-à-dire signaux) alors il faut se poser la question de savoir comment la dimension diachronique advient. Dimension diachronique qui s'actualise sous la forme mélodique.

Dans le champ de la musique, cette dimension semble apparaître concomitamment avec l'apparition du babillage pré linguistique. C'est le temps des berceuses et comptines. On pourrait se demander si l'apparition du diachronique, dans ce registre musical, n'est pas une extension, ou une imitation, de la transformation des vocalises en babillage dans le champ linguistique. Il y aurait un effet de contamination du champ linguistique au champ musical. Cette hypothèse présuppose que les effets de maturation neurocérébrale qui permettent ce passage du vocalique au babillage soient réservés au champ linguistique qui deviendrait alors la matrice de l'auto-organisation du champ musical. Mais cette hypothèse entre en contradiction avec celle consistant à postuler qu'il y a séparation radicale du champ linguistique et du champ musical pour permettre le passage du vocalique au babillage. Et

ultérieurement à la protolangue. Pas encore à la langue. Il vaut donc mieux penser que la maturation neurocérébrale qui ouvre à l'ordre de la succession est générique et s'applique au traitement de tous les champs perceptifs intrinsèques de l'appareil neurocérébral. Bien sûr cette manière d'aborder le problème de la diachronie dans le champ de la musique exclut l'hypothèse que l'enfant apprendrait la mélodie par imitation des adultes qui lui adressent comptines et berceuses. Certes les enfants apprennent à chanter, mais s'ils peuvent bénéficier d'un apprentissage il faut que leur structuration neurocérébrale et psychique le leur permettent. Dolto dans le domaine de la propreté et de la maîtrise des sphincters l'affirmait déjà : s'il n'y a pas maturation d'abord neuronale il n'y a pas possibilité de maîtriser consciemment ses sphincters. La structuration psychique ultérieure qui permet l'avènement des instances surmoïque et idéal du Moi ne peut advenir si antérieurement le traitement des informations perceptives n'est pas structuré. C'est de cette infrastructure neuronale du psychique dont il s'agit ici. Si on retient l'hypothèse dans la maturation neurocérébrale qui permet de traiter et de concevoir la succession comme une chaîne d'éléments discrets qui se succèdent par opposition (où on retrouve Shannon) de chacun avec tous les autres alors on peut en déduire que cette maturation neurocérébrale opère la séparation radicale et définitive du champ linguistique et du champ musical. À jamais. Car les lettres ne sont pas les notes. Elles participent chacune à un champ spécifique d'événements. Elles ne seront jamais substituables les unes aux autres. Ou, pour le dire autrement, l'univers des notes et des accords n'est pas un succédané de l'univers des lettres et de la syntaxe, dont serait exclue la performance de signification. La ressemblance phénoménologique est seulement structurale. Cette capacité structurale neurocérébrale organisatrice de la succession d'éléments phonatoires discrets est, sans doute, l'origine de la perception (**de l'éprouvé**) du temps chronologique qui ne sera **ressenti** qu'une fois que la structuration de l'appareil psychique aura atteint son organisation moïque. Elle succède à la perception (éprouvé) du temps suspendu (la durée) que les vocalises

« harmoniques » (les sonèmes) actualisent seules (pas les phonèmes). C'est l'origine du « toujours présent maintenant » subjectif d'abord heideggérien puis repris dans le cadre de la modélisation de la psychanalyse structurale. Ces deux éprouvés originaires, le temps suspendu et le temps qui passe, ne seront ressentis qu'au moment où advient la conscience de la conscience (ressenti) grâce à la fonction imaginaire de la langue. C'est à ce moment que l'histoire commence et permet une inscription subjectivo-moiïque dans le collectif. À ce moment où le nourrisson vocalise puis babille, il affirme sa présence face à un monde opaque qu'il ignore. La consistance du monde, pour lui, **est ce qu'il n'est pas**. Et il ne peut, ni ne veut, rien en savoir. Dans cette perspective on peut même dire que pour lui le monde n'existe pas et les autres non plus (pour cela il faut que la relation objectale s'instaure). Freud parlait, métaphoriquement, de « narcissisme primaire ». Cela signe simplement la sortie de la confusion antérieure où il n'y a ni dehors ni dedans. Confusion antérieure qui tient du chaos perceptif où certains éléments aléatoires permettent aux processus d'organisation neurocérébrales, génétiquement programmés, de bénéficier d'effets épigénétiques. Il est à noter que cette dé-confusion (séparation dit-on à tort) n'est en aucun cas déterminée par une action externe en provenance d'adultes tutélaires (mère / père). Elle est le résultat d'un processus d'auto-organisation. Cet éprouvé « subjectif » d'Ex-sistence ne doit rien à personne. Mais quoique les autres, pour lui, n'existent pas comme véritables autres, il noue un lien nouveau avec sa mère. Non pas encore « objectal » ou « relationnel ». En effet tout se passe comme si ses vocalises, puis ses babillages, quoiqu'ils aient pour fonction première la fonction d'organisation et de fondation de l'appareil psychique, il les adresse aussi à sa mère, quand elle est véritable, ou à quelques autres qui s'avèrent tutélaires. Ce lien qui passe aussi par le regard, peut-être qualifié d'inter subjectif. De sujet à sujet pourrait-on dire et non pas d'un autre à l'autre fut-il privilégié. Un lien hors sens, s'il y en eut, mais néanmoins plus qu'intense. Je disais tout à l'heure qu'il fallait que la dimension « harmonique » (pré musicale) s'éclipse pour que puisse apparaître le babillage,

démusicalisé, qui signe l'entrée dans la succession et permet la transformation des phonèmes en lettres. Dans les psychanalyses des TED on peut constater que certains sont restés bloqués à cette phase vocalique. Ils alternent cris, colères clastiques, et destructives (défensives) et des moments vocaliques éprouvés. Comme s'il était vital, de faire perdurer l'éprouvé de durée que les vocalises suscitent. Tout se passerait comme si ce blocage était dû à l'impossibilité du passage de la durée à la succession. Du temps suspendu au temps chronologique. Du phonème à la lettre. Si tel est le cas alors vocaliser ensemble n'est qu'un premier pas pour retrouver le lien subjectif dont je viens de parler. Il faut, à un certain moment de la cure, passer de la vocalise en duo, à la comptine dans les registres musicaux puis au déclamatoire monodique (sur un seul ton), qui simule, autrement, le babillage pré linguistique. Comme si l'entrée dans la temporalité de la succession terrorisait et qu'il fallait qu'un lien subjectif s'instaure pour tenter d'y accéder. Car toute transformation provoque une crise ambivalente qui à la fois permet qu'elle s'effectue et dans le même temps s'y oppose. Le blocage intervient quand l'alternative « oppositionnelle » défensive l'emporte sur la potentialité de transformation qui donne accès à une nouvelle structuration psychique. Transitoire quand il s'agit de la phase de babillage qui fait le lien et la continuité entre la structuration subjective originaire réelle et celle qui va apparaître avec les pré signifiants symboles, la phase où le Moi Idéal s'instaure et, avec lui, les prémices de l'ordre symbolique d'où l'aptitude et les capacités d'expression musicales doivent être exclues pour s'avérer.

Bon ... on va en rester là pour aujourd'hui ...

Merci de votre attention

Marc Lebailly.